1 Franc

LES POÈTES DU BAISER





SOCIÉ[...]
LOU[...]
168, Bd SAINT-GERMAIN
PARIS

LES POÈTES DU BAISER

A LA MÊME LIBRAIRIE

LES

Poètes du Baiser

ANTHOLOGIE

des Poésies relatives au Baiser

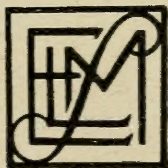
du XVe Siècle à nos Jours

PRÉFACE, CHOIX ET NOTES

PAR

MARIUS BOISSON

ILLUSTRÉE DE 9 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES



Société des Éditions

LOUIS-MICHAUD

168, boulevard Saint-Germain

PARIS

PRÉFACE

A Eugène ROUZIER-DORCIÈRES

Accepte, mon cher ami, la dédicace de ce petit volume, comme l'expression de l'amitié que te porte ton fidèle et reconnaissant

M. B.

BAISER d'enfant, de jeune fille, d'épouse, d'amante, de mère, d'aïeule, — baiser pur ou baiser impur, baiser charnel ou baiser figuré, le baiser a été chanté par tous ceux qui ont tenu une plume et construit un vers. Il semble impossible qu'un poète n'ait pas vanté cette caresse, — fût-ce le baiser des chrétiens, le baiser de foi dont abusa Judas, s'agît-il encore d'autres baisers inattendus, tels que celui de la lune ou de l'onde.

Les formes du baiser, déjà nombreuses dans la nature, sont multipliées par l'imagination des rimeurs. Ils chantent communément le baiser de la mort, voire le baiser de l'âme.

On a parlé, en poésie, du baiser du soleil :

La fleur du nénuphar, comme une main de neige,
Des regards du Satyre, ô Nymphe, te protège :
Seul, de son baiser d'or t'atteint l'astre amoureux ;

Et le soir, quand sur lui s'étend l'ombre géante,
Tu vois sa bouche rouge, à l'horizon béante,
Verser sur ta blancheur tout son sang lumineux.

Emile Van Arenbergh.

Du baiser des fleurs :

Avec des gestes apeurés
Tu voiles ta beauté frileuse ;
Autour de ta taille onduleuse
L'eau fait de grands cercles moirés.

Et narguant tes pudeurs farouches,
Tes chastes yeux emplis d'effroi,
Toutes les fleurs tendent vers toi
Les baisers tièdes de leurs bouches.

Camille LEGRAND.

Le baiser du vent :

Il pleut dans le sentier des feuilles de platane ;
D'étranges voluptés cherchent à s'apaiser...
Le soir a des langueurs dolentes de sultane,
La caresse du vent est celle d'un baiser...

Paul WEISSE.

Voici un exemple du baiser de la mort :

Puis, las ! un soir, la Mort, notre parente,
Malgré tes cris, sur ta bouche aspirante,
Te donnera, macabre nourrisson,
L'amer baiser et son dernier frisson...

Lucien RICAILLE.

Le même baiser, par Théodore de Banville :

J'ai vu ces songeurs, ces poètes,
Ces frères de l'aigle irrité,
Tous montrant sur leurs nobles têtes
Le signe de la Vérité.

Et près d'eux, comme deux statues,
Qui naquirent d'un même effort,
Se tenaient, de blancheur vêtues,
Deux vierges, la Vie et la Mort :

. . . .

Mais enfin la compagne sûre
Venait ; la radieuse Mort
Lavait tendrement la blessure
De leurs seins exempts de remord.

Ainsi que les mères farouches
Qui sont prodigues du baiser,
Elle les baisait sur les bouches,
Doucement, pour les apaiser.

Que pensez-vous de ce baiser glané dans Maurice Rollinat ?

A l'aube, à l'heure exquise où l'âme du sureau
Baise au bord des marais la tristesse du saule,

Et de ce non moins curieux baiser, bien connu, de Charles Baudelaire ?

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Le poète Grégoire Le Roy est l'auteur de ce joli vers :

Fleur du baiser qui s'effeuille en chacun.

Nous devons à Ivan Gilkin cet alexandrin désespéré :

Et rien n'offre un baiser aux lèvres de mon âme !



« *Il y a du miel sous ta langue* », *dit la Sulamite.* « *Parfum de rose est sur ta bouche* », *affirme Mme de Surville. Avec elles, des milliers de femmes ont accordé au baiser les qualités de la fleur ou du fruit. Quant aux hommes, ils sont plus inventifs encore ! depuis ce trouvère inconnu qui chantait les baisers de sa mie,* tourterelles blanches, *jusqu'au très moderne M. Jules Gondoin, préfet montmartrois, auteur de la chanson* : Tes baisers sont des papillons. *Toutefois, rose, tourterelle, papillon, rayon de miel, — et les images ne font pas défaut ! — le baiser, s'il faut en croire les rimeurs, est, en même temps que la meilleure, la pire chose amoureuse. Il y a, nous disent-ils, des baisers de sang, des baisers meurtriers, des baisers empoisonnés; ce sont les baisers menteurs. Ils paraissent être inconnus aux anciens poètes français. Les rimes les plus pessimistes que nous ayons trouvées, relatives au baiser, dans les vieux recueils de poésie, sont peut-être les suivantes :*

Mon œil en te voyant fut épris de ta flamme,
Mon oreille fléchit sous le son de ta voix,
Mon nez goûta l'odeur de ton précieux basme (1),
Et ma bouche avala le sucre de tes lois.

Mon cœur sent la rigueur de ton dard qui m'entame,
Mes yeux sont des torrents alors que je te vois,
Bouche qui ne produis que glaçons et que flamme,
Sous ton souffle odorant je me meurs mille fois.

Annibal DE LORTIGUE.

Vous faites trop de bruit, zéphyre, taisez-vous,
Pour ne pas éveiller la Belle qui repose.
Ruisseaux qui murmurez, évitez les cailloux,
Et si le vent se tait, faites la même chose.

Mon cœur, sans respirer, regardons à genoux
Sa bouche de corail qui n'est qu'à demi close,
Dont l'haleine fleurie est un parfum plus doux
Que l'esprit du jasmin, du musc et de la rose.

. . . .

Les doux dédains, la douce cruauté,
Et les baisers d'une bouche odorante
Ont mis au joug ma triste liberté.

EXPILLY (2).

Cela est d'un pessimisme peu méchant.

André Chénier, le premier, des modernes, se montre aux prises avec la passion exaspérée et pourtant consciente :

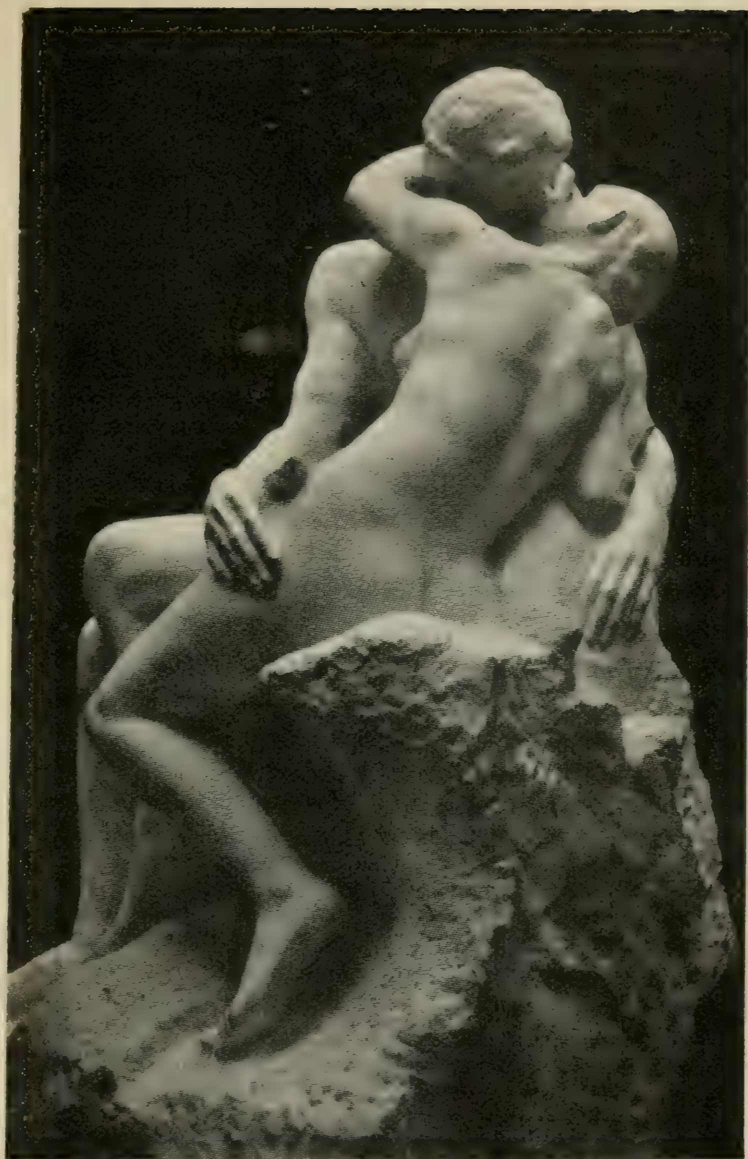
Baisers mêlés de pleurs, soupirs, molle complainte...

. . . .

Et sur son cou d'ivoire
D'une dent chatouillant avec un doux murmure
Imprimer la molle et suave blessure.

---

(1) Baume.
(2) La *Nymphe Endormie*.



Le Baiser
Groupe de Rodin (*Musée du Luxembourg*)

. . . .

Et les baisers secrets, et les lits clandestins !

. . . .

Dans le premier baiser l'âme entière se noie !

Chateaubriand célèbre le baiser dans cette strophe célèbre :

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux !

Victor Hugo le chante dans cette autre strophe :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Musset, après Vigny, et plus encore que ce dernier, retombe dans la mélancolie passionnée :

Qu'elle est superbe en son désordre,
Quand elle tombe, les seins nus,
Qu'on la voit, béante, se tordre
Dans un baiser de rage, et mordre
En criant des mots inconnus.

Enfin, c'est Baudelaire ! — Baudelaire qui a mis à la mode cette morbidesse amoureuse, très imitée des poètes de nos jours. L'on peut avancer sans crainte que Baudelaire est l'inventeur, — car son art est fait d'un peu de dandysme, — et le propagateur de la sorte de névrose dont souffre à l'heure actuelle la jeune poésie.

Est-ce à dire que nous blâmons la tendance des Fleurs du Mal ? *Aucunement, et à tout prendre, nous*

considérons Baudelaire comme le plus idéaliste des poètes du XIXe *siècle; mais nous ne pouvons nous empêcher de constater que son influence fut néfaste à ceux qui empruntèrent sa manière, n'ayant point son génie. Cette « manière » de Baudelaire fut plus une contagion qu'un exemple. Voici des vers de M. Théodore Hannon... A votre avis, qui les inspira?*

Sa bouche apéritive a des baisers étranges,
Bons au cœur, mais pillards de phosphore, ô cerveaux !
Quand l'alcôve, le soir, flambe aux reflets oranges
De ses cheveux tordant leurs fauves écheveaux,
Sa bouche apéritive a des baisers étranges.

Et ces autres, d'Albert Giraud:

Rouges lèvres d'enfants, lèvres simples et pures,
Qui buvez la jeunesse ainsi qu'une liqueur,
Rouges lèvres d'enfants, lèvres simples et pures,
Rouges lèvres d'enfants, pareilles à des mûres
Dont le sang saignerait doucement dans mon cœur...

Nous sommes loin, n'est-ce pas, de la belle santé resplendissante des XVIe *et* XVIIe *siècles!*

Voyez ce quatrain de du Rosset :

Avettes qui volez à l'entour de la plaine
Pour fleureter le suc des roses et des lys,
Si vous voulez piller une plus douce haleine,
Mignonne, posez-vous aux lèvres de Phyllis !

Ceux-ci, de Malleville :

Quel crime ai-je commis quand je vous ai baisée,
Qui vous doive obliger à désirer ma mort ?
Jugez plus doucement d'un amoureux effort,
Ou de trop de rigueur vous serez accusée.

Mais quoi ! Vous revenez, d'amour tout embrasée,
Et me tendant les mains avec un doux transport.
« Mon cœur, me dites-vous, je vous aime si fort
« Que d'un autre baiser je veux être apaisée. »

Enfin, ces derniers vers, de Bernier de la Brousse:

Quel heur plus grand désirer pourrait-on,
Que de toucher ta gorge et ton téton,
Baiser ta bouche et ses perles insignes !

On ne peut imaginer de meilleure et de plus franche humeur. Quelle époque regrettable d'inspiration naturelle!... Baudelaire, alors même qu'il vante le baiser, conserve on ne sait quel sourire fier, mais combien pitoyable:

Je préfère au Constance, à l'opium, au Nuits,
L'élixir de ta bouche *où l'amour se pavane....*

En tête de cette anthologie des poètes du baiser, l'observation est piquante à faire qu'en poésie, la morbidesse moderne se révèle le plus à l'occasion de ce geste: le baiser. C'est alors qu'ils parlent du baiser que les poètes affirment plus que jamais leur navrante mélancolie.

⁂

Toutefois, un poète vivant — le seul peut-être avec Guy de Maupassant (1) — *peut échapper à l'influence baudelairienne : nous avons nommé Jean Richepin. Celui-là, s'il constate les trahisons féminines et parfois s'en désespère, sait chanter la suavité du baiser. Il n'y a qu'à glaner dans son œuvre pour s'en persuader:*

. . . .

Tu peux avec une amorce
M'irriter ou m'apaiser.

---

(1) Voyez ces jolis vers de l'auteur d'*Une Vie* :

Je pris et je baisai ses doigts ; elle trembla.
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande
Et de thym dont son linge était tout embaumé.
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande,
Comme un laurier sauvage, ou le lait parfumé,
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres...
Elle se débattait ; mais je trouvai ses lèvres !
Ce fut un baiser long comme une éternité,
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.

GUY DE MAUPASSANT.

Tu peux engluer ma force
Dans le miel de ton baiser.

. . . .

O mignonne, mourons comme ces fleurs qui s'aiment.
Donnons tout notre sang de désirs parfumé,
Et que les vents, grisés par nos baisers qu'ils sèment,
Aillent dire partout que nous avons aimé.

Qu'ils le disent au bois, au champ, à la ravine,
Le disent à la nuit et le disent au jour,
Qu'ils disent par sanglots notre extase divine
Au monde fatigué qui ne sait plus l'amour !

Qu'ils le disent au ciel, à la nature entière,
Qu'ils racontent que nous nous sommes épousés,
Et que l'éternité de toute la matière
A fleuri ce jour-là dans un de nos baisers !

. . . .

J'ai su voir, même embrouillés
Parmi les gazons mouillés,
Les baisers de vos souliers.

. . . .

C'étaient nos vœux inapaisés
Qui nous rendaient mélancoliques.
Donnons à nos cœurs faméliques
Un large repas de baisers !

. . . .

O maîtresse, ta bouche exécrable et charmante
Est un rosier fleuri de baisers chauds et frais
Qui laissent après eux comme un parfum de menthe.
On me dit que tu dois mentir. Et puis après ?

Je veux que ta lèvre mente ;
Bah ! si tes baisers sont vrais !

. . . .

Dans mes désirs inapaisés,
Dans mes plus frénétiques fièvres,

Je retrouverai sur mes lèvres
Une goutte de tes baisers.

IDYLLE DE PAUVRES

C'est le printemps. Salut, bois verts, oiseaux chanteurs,
Ciel délicat! La brise, où flottent des senteurs
Apporte on ne sait d'où les amoureuses fièvres,
Et des baisers, errants dans l'air, cherchent des lèvres...

. . . .

Maurice Boukay ne fut-il pas sage, le jour où il cisela cet admirable petit poème, Les Stances à Manon?

Verse, verse tes baisers
A mes sens inapaisés,
Jusqu'à la dernière goutte...
J'aime ton cœur inhumain;
Tu me trahiras demain,
Mais ce soir je t'aurai toute!

Qu'importent les trahisons
Des lèvres que nous baisons,
Si les lèvres sont jolies!

***

Nous aurions voulu citer, dans notre anthologie, nombre de poètes qui chantèrent fervemment l'amour et le baiser: Lamartine, de Vigny, Hugo, Sainte-Beuve, Arvers, Desbordes-Valmore, Glatigny, Mendès, Dierx, Sully-Prudhomme, Leconte de l'Isle, Louis Bouilhet, Villiers de l'Isle-Adam, Coppée, Mallarmé, Rimbaud, Rollinat, de Hérédia, Cros, Laforgue, Moréas, Jean Lorrain, Haraucourt, Albert Samain, Porto-Riche, Henri Bataille, etc., etc... — sans oublier M. Edmond Rostand, dont on connaît la définition du baiser:

Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer.

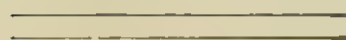
Mais cette anthologie eût dû comporter dix volumes. Nous nous sommes astreint à réunir en un seul, non des morceaux de littérature classique et connus, mais plutôt

des pièces curieuses. Auprès de quelques poètes anciens, le lecteur sera sans doute satisfait de trouver certaines compositions d'anonymes des XVIIe, XVIIIe *et* XIXe *siècles, des fragments empruntés à des recueils rares, l'*Age heureux des plaisirs, *le* Cabinet des Muses, *le* Chansonnier des jours gras ; *des œuvres de vieux chansonniers, Lupin, Léger, Dupaty, Hoffmann, de Rougemont, Philippon la Madelaine, etc. Ajoutons que dans la poésie contemporaine, nous avons rapproché, de poètes définitivement classés, quelques écrivains de grand mérite, non encore consacrés par la popularité, et quelques* jeunes *d'avenir.*

Nous ne nous lasserions point de l'affirmer : tout homme qui écrit en vers, chante inéluctablement la caresse des lèvres. L'oublierait-il que sa muse le lui rappellerait bien vite, — ainsi que nous le voyons dans le vers d'Alfred de Musset :

Poète, prends ton luth... *et me donne un baiser.*

MARIUS BOISSON



CHOIX DE POÉSIES

CHARLES D'ORLÉANS
(1391-1465)

CHANSON

S'il vous plaist vendre vos baisiers.
J'en achèterai voulentiers,
Et en aurez mon cœur en gage,
Pour les prendre par héritage,
Par douzaines, cent ou milliers.

Ne les me vendez pas si chiers (*cher*)
Que vous feriez à estranjiers.
En me recevant en hommaije,
S'il vous plaist vendre vos baisiers,
J'en achetteray voulentiers,
Et en aurez mon cœur en gage.

Mon vueil (*vœu*), et mon désir entiers,
Sont vostres, maugré (*malgré*) tout dangiers,
Faites, comme loyalle et sage,
Que pour mon guerdon et partage,
Je soye servy des premiers,
S'il vous plaist vendre vos baisiers

BALLADE (1)

Jeune, gente, plaisante et débonnaire,
Par un prier (2) qui vaut commandement,
Chargié m'avez d'une balade faire,
Si l'ai faicte de cueur joyeusement;

(1) Dans cette ballade, Charles d'Orléans a spirituellement joué sur les mots, et fait la plus discrète allusion à ce qu'il désirait vraiment : c'est-à-dire un baiser, sinon plusieurs.

(2) Une prière.

Or la vueilliez recevoir doulcement,
Vous y verrez, s'il vous plaist à la lire,
Le mal que j'ay, combien que vrayement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

Vostre doulceur m'a su si bien atraire (1)
Que tout vostre je suis entièrement,
Très désirant de vous servir et plaire,
Mais je souffre maint doloreux tourment,
Quant à mon gré je ne vous voy souvent,
Et me déplaist quand me fault vous écrire,
Car si faire se pouvoit aultrement,
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

C'est par Danjier, mon cruel adversaire,
Qui m'a tenu en ses mains longuement,
En tous mes faiz je le trouve contraire,
Et plus se rit quand plus me voit dolent.
Si vouloye raconter plainement
En cest escript mon ennuyeux martire,
Trop long serait, pource certainement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

Mme DE SURVILLE (2)

(1405?-149 ?)

L'ABSENCE DE L'ÉPOUX

TRIOLETS

Tant au loin du roi de mon cœur
C'est trop, hélas! languir seulette!

(1) Pour attirer.

(2) Cette très hypothétique poétesse vécut, pour les uns entre 1405 et 1490, pour les autres, entre 1780 et 1830 : Nous n'avons pas d'opinion à son sujet : les triolets que nous citons sont suffisamment du XVe siècle pour que nous les admettions à cet endroit de notre modeste anthologie.

N'ai plus ni parler, ni couleur
Tant au loin du roi de mon cœur.
N'a donc pitié de ma langueur,
Lui qui n'eyait que sa poulette !
Tant au loin du roi de mon cœur,
C'est trop, hélas ! languir seulette !

Du jour qu'ai vu mon roi partir,
Voile de nuits couvre le monde ;
Ailes du temps croi s'alentir,
Du jour qu'ai vu mon roi partir.
Ne peux rester, ne peux sortir
Qu'entour de moi tout ne réponde.
Du jour qu'ai vu mon roi partir,
Voile de nuits couvre le monde.

Les fleurs éclosent sous ses pas,
Parfum de rose est sur sa bouche ;
Tout s'embellit des siens appas ;
Les fleurs éclosent sous ses pas.
Est-il de grâce qu'il n'ait pas,
Ou qu'il ne prête à ce qu'il touche ?
Les fleurs éclosent sous ses pas,
Parfum de rose est sur sa bouche.

FRANÇOIS VILLON

(1431-148 ?)

BALLADE

(Dite des Contredits de Franc-Gontier)

Sur mol duvet assis, un gras chanoine
Lès un brasier, en chambre bien nattée,
A son côté gisant dame Sydoine,
Blanche, tendre, polie et attainctée (1) :

(1) Parée.

Boire hypocras, à jour et à nuitée,
Rire, jouer, mignotter et baiser,
Et nu à nu, pour mieux des corps s'aiser...
Les vis tous deux par un trou de mortaise (1);
Lors je connus que mon deuil apaiser,
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

Si Franc-Gontier et sa compagne Hélène
Eussent toujours tel douce vie hantée,
D'oignons, civotsz (2), qui causent fort haleine,
N'en mangeassent bise croûte frottée.
Tout leur maton (3), ni toute leur potée,
Ni prise un ail, je le dis sans noiser (4)
S'ils se vantent coucher sous le rosier,
Ne vaut pas mieux lit côtoyé de chaise?
Qu'en dites-vous? Faut-il à ce muser?
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

De gros pain bis vivent, d'orge, d'avoine,
Et boivent eau, tout au long de l'année
Tous les oiseaux, d'ici en Babyloine.
A tel écot une seule journée
Ne me tiendrait non une matinée.
Or s'esbate, de par Dieu, Franc-Gontier,
Hélène et lui, sous le bel églantier;
Si bien leur est, n'ai cause qu'il m'en plaise,
Mais quoi qu'il soit du laboureux métier,
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

ENVOI

Prince, jugez, pour tous nous accorder.
Quant est à moi, mais qu'à nul n'en déplaise,
Petit enfant, j'ai ouï recorder
Qu'il n'est trésor que de vivre à son aise.

---

(1) Sorte d'entaille pratiquée dans le bois d'une porte et dans laquelle s'introduit le tenon.
(2) Civette.
(3) Sorte de fromage frais.
(4) De *noise*, c'est-à-dire sans mauvaise foi.

ANONYME

(xvᵉ siècle)

M'AMIE

En baisant m'amie
J'ai cueilli la fleur.

M'amie est tant belle,
Si bonne façon,
En baisant m'amie
J'ai cueilli la fleur.

Blanche comme neige,
Droite comme un jonc,
En baisant m'amie
J'ai cueilli la fleur.

La bouche vermeille,
Fossette au menton;
En baisant m'amie
J'ai cueilli la fleur.

La cuisse bien faite,
Le tetin bien rond,
En baisant m'amie
J'ai cueilli la fleur.

Les gens de la ville
Ont dit qu'ils l'auront;
En baisant m'amie
J'ai cueilli la fleur.

Mais, je vous assure
Qu'ils en mentiront!
En baisant m'amie
J'ai cueilli la fleur.

OLIVIER DE MAGNY

(1530-1560)

A CASTIANIRE

Mignonne, sus qu'on me dévore
Avec ces baisers doucement,
Et ces beaux yeux excellemment,
Que mon cœur idolâtre adore.

Que maintenant mon cou je sente
Enlacé de vos belles mains,
Renforçant d'amorce récente
Vos appas chaudement humains.

Si femme à droit jamais se vante
D'avoir un ami plus ardent,
Ne me soit-on que mignardant
Cette gaillardise alléchante.

Si foi jamais fut assurée,
Constante à tout événement,
La mienne est de grande durée,
Ferme, et forte éternellement.

Tout ce que le soleil regarde
S'absente de nous comme lui,
Mais il revient, non pas celui
Que le fier trait de la mort darde.

Doncque ce pendant que la vie
Soutient ici ces faibles corps,
Domptons la durté de l'envie
Par la douceur de nos accords.

Chassons l'amertume intraitable
Du pâle souci qui nous suit,
Trop, et trop tôt verrons la nuit,
Et le fier juge inexorable.

Chacun de nous, Nimphette, dompte
Ces ennuis trop accoutumés,
De douze baisers de bon compte,
De votre haleine parfumés.

Mille, et mille autres j'en demande,
Et puis après autres cinq cens
De plus embaumez et recens,
Et donnez d'une ardeur plus grande.

Ne craignons la vieille jalouse,
Ni son courroux trop inhumain,
Recommençons, encore douze,
Faisons-la tourmenter en vain.

Ne craignons l'œil prompt de Castaigne,
Ni son parler riche et facond,
A nos vouloirs il correspond,
En nos délices il se baigne.

Si je suis sien, il est tout vôtre,
C'est notre fatale moitié.
Puisqu'il est doncques ainsi nôtre,
Ne lui celons cette amitié.

Approche-toi, viens, et t'avance,
Car de vingt baisers bien comptés
Mes désirs seront contentés
Par ma maîtresse, en ta présence.

Compte, je te pry, j'en ai quatre,
Puis, trois fois cinq, et cestuy cy
Qui fait à l'égal de l'albâtre
Mon cœur de tristesse noircy.

C'est peu de cas de la caresse
Que je viens or de recevoir,
J'espère bien t'en faire voir
De plus grande délicatesse.

Celui que Cassandre décore,
Et cil qui l'Olive depeint,

Ou l'autre qui Melline adore
Illustrant l'honneur de son teint,

Ne goûteront oncq'en leur âme
La saveur d'un tel traitement,
Tempérant si doucettement
L'intempéré d'une grand'flamme.

Mais, adieu, Castaigne, je n'ose
Plus longuement parler de toi,
En cet œil je vois quelque chose
Qui se courrouce contre moi.

J'entends d'autre part la voix sotte
De ce Vulcain injurieux,
Qui de dépit trop furieux
Contre nous un charme marmotte.

N'irritons point sa contenance,
Ni son baveux croassement,
Une autre fois, en son absence,
Nous rirons plus folâtrement.

A CASTIANIRE

Puisque ce trait d'œil enfonce
La responce
De ce cœur qui s'attendrit,
Et que ta douceur humaine,
Non ma peine,
Mais mon tourment amoindrit ;

Puisque ta bouche alléchante
Ne me chante
Qu'une immortelle amitié,
Et qu'en tous lieux où me trouves,
Tu m'approuves,
Pour ta fatale moitié ;

Puisque la vieille félonne,
Ni personne,

Ne nous peut maintenant voir,
Et que cette heure tant belle
Nous appelle
Pour nos ébats émouvoir,

Que tardes-tu, ma sucrée
Cythérée,
Que tardes-tu de venir?
Pourquoi, mignarde, t'éloignes
Et ne soignes,
Ta promesse entretenir?

Déjà, déjà ta languette
Si doucette
Devrait m'avoir apaisé,
Déjà la bouchette tienne,
Sur la mienne
Mille plaisirs éclaté.

Déjà ces flammes jumelles,
Flammes belles,
Qui mon cœur ont asservi,
Et cette douce caresse,
Flateresse,
Me devraient avoir ravi.

Viens donc d'une course vite,
Viens subite,
Près de ton heureux Magny,
C'est ici que les charites,
Les mérites,
Et les Muses font leur ny.

D'un baiser plein d'ambroisie
Ressasie
Ses esprits trop affamés,
Hors de lui dans toi ils vivent,
Ils te suivent,
Ardentement enflammés.

Ah! ah! je te vois, Déesse,
La rudesse

N'a plus en ton âme lieu,
Par ta faveur libérale
Je m'égale
Non en vain au plus grand Dieu.

Là, Nymphe, ce crêpe arrache,
Qui me cache
Le Paradis de mon bien,
Ces montagnettes plus franches,
Et plus blanches
Que le marbre Parien.

Oste encor ce gant qui coeuvre (*couvre*)
Le chef-d'œuvre
De Nature non pareil,
Et ces pompes que tu dresses
Sur ces tresses
Qui font honteux le soleil.

Folâtrons, et n'ayons crainte
De l'atteinte
Des ennuyeux médisants,
Je dépite leurs morsures,
Leurs blessures,
Et leurs feux les plus cuisants.

Plus à nous blâmer s'amusent,
Plus ils usent
De menaces contre nous,
Plus nous devons, ma folâtre,
Nous ébattre
Renforçant nos jeux si doux.

Redressons les escarmouches
De nos bouches,
De nos bras, et de nos yeux,
En baisers, en accolades,
En œillades,
Mutinez à qui mieux mieux.

La fin de guerre si douce
Ne repousse

De nous le contentement,
Ains de ses douceurs arrache
Ce qui fâche
Nos cœurs plus amèrement.

A CASTIANIRE

(LA VOYANT PALE ET TRISTE)

. . . .

Viens soudain,
Comme un daim
Après sa craintive mère,
Apaiser
D'un baiser
L'ire de ma peine amère.

Ça donc viens,
Je suis tien,
Rien ne veux qui ne te plaise,
Cinq fois trois,
Quinze fois,
Doucement, douce me baise.

Tout d'un fil
Quinze mil
D'autres baisers me délivre.
C'est l'honneur
Du bonheur
Qui me fait mourir et vivre.

Bref, autant
Baisottant
Me sois-tu Nymphette douce,
Que de flots
Sont déclos
Lorsque la mer se courrouce.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

(1536-1606)

IDYLLE

Entre les fleurs, entre les lis,
Doucement dormait ma Philis,
Et tout autour de son visage,
Les petits Amours, comme enfants,
Jouaient, folâtraient, triomphants,
Voyant des cieux la belle image.

J'admirais toutes ces beautés,
Egales à mes loyautés,
Quand l'esprit me dit à l'oreille :
« Fol, que fais-tu ? Le temps perdu
Souvent est chèrement vendu ;
S'on (*si on*) le recouvre, c'est merveille. »

Alors je m'abaisse tout bas
Sans bruit, je marche pas à pas,
Et baisai ses lèvres pourprines ;
Savourant un tel bien, je dis
Que tel est dans le paradis
Le plaisir des âmes divines.

ANONYME

(XVIe siècle)

IL FAIT BON FERMER SON HUIS

L'autrier (1), m'allais esbaloyer (2)
Par devant l'huis de mon voisin ;

---

(1) L'autre jour, l'autre matin (en la circonstance, l'*autre soir*).
(2) Esbaudir, *joyeuser*.

Mais il n'était pas à l'hôtel :
Il était allé au moulin ;
Il a laissé son huis ouvert,
Sa femme toute nue.
Il fait bon fermer son huis
Quand la nuit est venue !

Lors, je me pris à dépoiller (1) ;
Avec elle me couchis ;
Elle me baisait et m'accolait,
Cuidant (2) que ce fût son mari
Qui fut jà venu du moulin,
Sa farine moulue.
Il fait bon fermer son huis
Quand la nuit est venue !

Quand je me fus bien esbattu
Deux ou trois heures de la nuit,
Je lui dis en deux mots sans plus :
« Belle, recouvrez votre lit. »
Elle s'écria si haut cri :
« Je suis femme perdue ! »
Il fait bon fermer son huis
Quand la nuit est venue !

« Je vous requiers, mon bel ami,
Qu'il ne soit mot donné du fait.
— Je vous promets la foi de mi
Qu'ici conte n'en sera fait,
Mais ailleurs, oui bien si je puis,
Là où n'êtes connue. »
Il fait bon fermer son huis
Quand la nuit est venue !

---

(1) Dépouiller, pour dévêtir.
(2) Croyant.

Le Marquis de VAUVERT

(XVIe siècle)

L'AIL

Plante, l'honneur de la Garonne,
Œillet du parterre gascon,
Par qui le verre et le flacon
Sont élevés dessus le trône ;
Pistache du pauvre artisan,
Anis du mauvais courtisan,
Doux venin qui tue la fièvre,
Bel ail, plus charmant que l'iris,
Chante dans un pâté de lièvre,
Et respecte de loin la bouche de Chloris !

JOACHIM DU BELLAY

(1524-1560)

BAISER

Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languit doucement
D'une paupière à demi-close,

Mon âme se fend du désir
Dont elle est ardentement pleine
Et ne peut souffrir à grand'peine
La force d'un si grand plaisir.

Puis quand j'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis
Que la fleur recueillir je puis
De ton haleine ambrosienne,

Il me semble être assis à table
Avec les dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traits savoureux
Le doux breuvage délectable.

GOMBAUD

(1570-1666)

INCOMMODITÉ

Soit après boire, soit à jeun,
Tu parles au nez de chacun ;
Laisse mon nez à la pareille :
Tu me feras évanouir.
Parle-moi plutôt à l'oreille :
Mon nez n'est pas fait pour ouïr.

MAYNARD

(1582-1646)

STANCES CONTRE UN JALOUX

Il est temps que l'Amour d'une belle couronne
De myrte et de laurier mes cheveux environne :
Je tiens entre mes bras, après tant de mépris,
La belle qui m'a pris.

Je tiens cette beauté qui n'a point de seconde,
De qui les beaux cheveux captivent tout le monde,
Car quelle âme assez forte a jamais évité
Cette captivité ?

Malgré tous les aguets d'une troupe importune,
De valets ennemis de ma bonne fortune,
Et les empêchements d'un frère et d'une sœur,
J'en suis le possesseur.

Cet ombrageux mari qui la tient enfermée,
Et qui la va prêchant de bonne renommée,
Sans que de mes desseins il se soit aperçu,
A cette heure est déçu.

Sot et simple qu'il est, il pense qu'une porte
Dont il porte la clef rend sa chambre assez forte
Pour repousser l'amour, et qu'il n'est pas besoin
D'en prendre plus de soin.

Hélas ! il montre bien qu'il n'a pas connaissance
De cette déité non pareille en puissance,
Et que les tours d'airain n'eurent rien d'assez fort
Pour dompter cet effort.

Mais qui peut estimer une femme infidèle
Qui vous baise à tous corps, qui son cœur vous appelle,
Qui fait mille serments, vous connaissant jaloux,
De n'aimer rien que vous ?

Qui dit que les brillants ne parent point sa tête
Afin que sa beauté quelque mignon arrête,
Mais pour vous empêcher d'avoir jamais sujet
De suivre un autre objet ;

Qui, tout le long du jour, fera la courroucée
Et vous accusera de l'avoir délaissée
Pour en servir une autre à qui votre valet
A donné le poulet (1).

Ma dame a su si bien, par ses beaux artifices,
Tromper de son fâcheux la ruse et les malices,
Qu'il la croit maintenant unique en loyauté
De même qu'en beauté.

Il croit que toute nuit dans son lit elle pleure,
Plaignant à tous propos sa trop longue demeure

(1) Billet d'amour.



La Leçon de musique
D'après Clavereau

Et les secrets d'Etat, dont le soin important
L'oblige à veiller tant.

Cependant je la tiens et la baise et rebaise,
Embrassant ce beau corps, et touche tout à l'aise,
Sans que sa main s'oppose à mon ardent dessein,
Les neiges de son sein.

Ses douces privautés sont si pleines de charmes
Que je bénis mon mal et condamne mes larmes.
Car pourrait-on payer avec trop de tourment
Un tel contentement ?

A force de plaisir souvent elle se pâme ;
Alors par un baiser je lui redonne l'âme
Et fais que son bel œil qui semblait endormi
Se dessille à demi.

Puis, dès que mes désirs me donnent du relâche
J'admire les beautés que sa robe nous cache,
Et dis en les voyant : Nature n'a point fait
Rien qui soit si parfait !

Mais tandis qu'à plaisir ce beau corps je découvre,
Voici notre fâcheux qui s'en revient du Louvre,
Bien marri que le jour paraisse dans les cieux
Sans qu'il ait clos les yeux.

De peur d'être surpris, soudain je me retire ;
Je suis si fort pressé qu'à peine puis-je dire :
— Beauté qui tiens ma vie et ma mort en ta main,
Adieu jusqu'à demain !

ÉPIGRAMME

Belle dont les yeux m'ont vaincu,
De savoir si Jean est cocu
Vous avez une forte envie.
S'il est cocu, je n'en sais rien,
Mais je sais bien que de sa vie
Il n'a baisé femme de bien.

DE MARBEUF

(159?-16...)

LA BOUCHE D'AMARANTE

Beau corail soupirant, ce pourpre qui me flatte,
Allaite d'espérance et d'amour mes esprits ;
Belle et petite bouche où s'enfante un souris.
Qui semond à baiser votre vive écarlate ;

Vos dents, riches remparts d'une voix délicate,
Dessus les diamants emporteront le prix,
Si de votre douceur ils sont tant favoris,
Que votre langue veuille être leur avocate.

Vermillon merveilleux, prison des libertés,
Trésor de l'Orient, blanches égalités,
O rempart précieux que j'assauts d'espérance.

Belles dents, petit dés avec lesquels l'amour
Gagna mes libertés et mon cœur l'autre jour,
Aujourd'hui livrez-moi quelque meilleure chance !

Le Sieur CLAUDE GAUCHET

(XVII[e] SIÈCLE)

AMOURS RUSTIQUES DE PERROT ET JEANNETON

Perrot et Jeanneton étaient sis à l'ombrage
D'un chêne bien muni de gland et de feuillage,
Tandis que, çà et là, leur bétail gracelet
Tondait des prés riants le regain nouvellet,
Quand Perrot, agité d'amoureuses secousses,
Baisait de Jeanneton les belles lèvres douces.

Lui disant : — Jeanneton, mon cœur, mon amitié,
Ne veux-tu point avoir de moi quelque pitié?
Je meurs pour aimer trop ta face gracieuse,
Toutes fois de mon mal tu n'es point soucieuse.
Penses-tu qu'un baiser puisse en rien soulager
Cette amoureuse ardeur qui me fait enrager?
Au contraire, mon tout, car la douceur extrême
De ta bouche emmusquée augmente dans moi-même
Mon désir amoureux et plus âpre le rend.
Que de tes doux baisers le nectar est friand!
Ou ne me baise plus ou permets que je touche
Aussi facilement autre part qu'à ta bouche;
Tu sais quelle autre part je désire toucher,
Je ne t'en daignerais davantage prêcher.
Mais regarde comment cette passe (1) folâtre
De mille doux regards son amant idolâtre,
Vois comme, ore de l'aile et ore de ses yeux,
Elle excite à l'amour son ami gracieux,
Qui pour la contenter, à petits branles d'aile,
Se cale en un instant mille fois dessus elle!
Vois comme à l'ombre frais de ce ronceux hallier
Une de tes brebis mignarde mon bélier,
Et comme, en cent façons pleines de mignardise,
Dedans son estomac, le feu d'amour attise.
Vois au plus bas de l'air les cornus papillons,
Branlant de çà, de là, leurs beaux évantillons,
Se requerir d'amour. Vois, même ces fleurettes,
Ces arbres, ces forêts sont pleines d'amourettes;
Tout s'échauffe d'amour, tout en est allumé,
Et bref, rien ne se voit qui n'en soit animé.
Ma belle Jeanneton, ne me sois point farouche,
Permets que sur ce pré doucement je te couche.
Tes baisers m'ont si fort allumé de l'amour,
Qu'il me faudra mourir, si je passe ce jour,
Ce jour non seulement, mais cette heure coulante,
Si couché sur ton sein, mon ardeur je n'allente.
Je n'ai nerf dessus moi, ni veine ni tendon
Que ton œil n'ait rempli du feu de Cupidon;

(1) Passereau.

Je suis un mont Gibel, un Vésuve, un Lipare,
Qui brûle incessamment pour ta beauté si rare ;
Mes pleurs ne peuvent rien contre mon feu trop vif,
Plus je pleure dessus et plus se rend actif,
Semblable à celui-là qui flambe en la fournaise
D'un nerveux maréchal, qui d'autant moins apaise
Sa violente ardeur qu'on lui jette de l'eau,
Emblant (1) à son contraire un pouvoir tout nouveau.
Rien ne peut amortir cette amoureuse flamme
Qui brûle incessamment et mon cœur et mon âme,
Qu'un doux recollement, qu'un plaisir mutuel,
Pris réciproquement en l'amoureux duel.
Donc, ma nymphe aux yeux doux, si tu as quelque envie
D'allonger à Perrot les trames de la vie,
Venons à ce duel, sans tarder plus longtemps :
Les duels amoureux ne sont que passe-temps.

C'est ainsi que Perrot parlait à sa bergère
Et qu'il l'entretenait, assis sur la fougère.
Jeanneton l'écoutait avec tant de plaisir
Qu'elle lui répondit en poussant maint soupir...

JEANNETON

Perrot, je t'aime tant, que si la Parque dure
Te tuait pour le mal qu'en m'aimant tu endures,
Je mourrais à l'instant pour te suivre là-bas,
Car de vivre sans toi Jeanneton ne peut pas.
L'amour et la pitié me forcent de te plaire,
Mais la loi de l'honneur me défend le contraire ;
Tu as deux champions qui combattent pour toi,
Et je n'ai que l'honneur qui combatte pour moi.
Pourrai-je résister, n'étant favorisée
Que de la loi d'honneur, qui est tant méprisée ?
D'entreprendre seulette un combat contre deux,
Ce serait un danger pour moi trop hasardeux.
Mais changeons de propos, et m'apprends, je te prie,
Cet amoureux duel, sans nulle piperie,
Car de tromper celui qui ne songe en nul mal,

(1) Empruntant.

C'est être plus méchant qu'un sauvage animal.
Ha ! mon Dieu ! que fais-tu ? quoi, Perrot, tu me trousse ?

PERROT

Jeanneton, mon amour, de ce ne te courrouce.

JEANNETON

Ote ta main de là et me laisse en repos.

PERROT

Jamais un brave chien n'abandonne son os.

JEANNETON

Est-ce là le duel que tu me veux apprendre ?

PERROT

Oui, ce l'est, Jeanneton, et pense à te défendre.

JEANNETON

Je ne saurais m'aider étant ainsi sous toi.

PERROT

Tu es de la façon bien plus forte que moi.
On dit communément que de femme couchée
Ou entre les linceux (1) ou dessus la jonchée,
Et que d'un tronc de bois élevé tout debout,
On n'en peut jamais voir ni la fin ni le bout.

JEANNETON

Que sentai-je, ô bon Dieu ! Hé ! Perrot, je me pâme.

PERROT

Je m'en vais en trois coups te donner une autre âme.

JEANNETON

Ha ! quelle âme, Perrot, ranimes-tu ainsi ?

PERROT

Si je t'ai fait du mal, je t'en requiers merci.

---

(1) Linceuls, draps de lit.

JEANNETON

Tu ne m'as pas fait mal, je me plains de ta ruse.

PERROT

Toute offense en amour facilement s'excuse.

JEANNETON

Si j'ai donc offensé en t'aimant, c'est tout un.

PERROT

Oui-da, on ne t'en peut donner reproche aucun.

JEANNETON

S'il est ainsi, Perrot, recommence la fête.

PERROT

Je le veux, Jeanneton.

JEANNETON

Mais, mon Perrot, arrête,
J'entends je ne sais quoi derrière ces buissons.

PERROT

Hé ! Dieu ! ne vois-tu pas que ce sont deux pinsons
Qui, forcenés d'amour, suivent par ces ramées
D'un vol entre-rompu leurs dames emplumées.

JEANNETON

Hé ! bon Dieu, je me meurs.

PERROT

Ha ! je me meurs aussi.

JEANNETON

Qu'on mourrait doucement si on mourait ainsi.
De telle mort jamais je ne serais saoulée.

PERROT

Je te veux donc encor tremper une éculée.

JEANNETON

Courage, mon Perrot.

PERROT

Courage, Jeanneton.

JEANNETON

Tiens, pour te mettre en goût, baise-moi le teton.

PERROT

A l'homme d'appétit il ne faut point de sauce.

JEANNETON

Le généreux cheval ne devient jamais rosse.

PERROT

Penses-tu qu'en ce jeu mes membres soient lassez?

JEANNETON

Fais-le donc jusqu'à tant que je te dise assez.

PERROT

Comment le diras-tu, quand tu perds la parole,
Lorsque dans ta moitié ma moitié je recolle?
Plutôt le gai printemps se saoûlerait de fleurs,
L'hiver de ses frimas, l'été de ses chaleurs
Qu'une femme d'amour. Jeanneton, je te prie,
A quelque temps d'ici remettons la partie.

Ainsi ces deux amants se levèrent de là
Et chacun d'eux, content, au logis s'en alla.

PYARD DE LA MIRANDE

(15??-16??)

LES VŒUX A L'AURORE

O Déesse safranée,
O guide de la journée,

N'amène encor le matin,
Attends que premier je presse
L'œil, la bouche et le tetin,
Mille fois, de ma maîtresse.

Ce n'est que musc, que cannelle
Que les baisers de ma belle,
Rien que baume et ambre gris ;
C'est une manne sacrée
Que nous pleuvent les doux ris
De sa bouchette sucrée.

Tes pleurs font naître les roses,
Les lys et les fleurs écloses,
Et tes embaumés soupirs
Font naître dedans nos prées,
Ainsi que mignards zéphyrs,
Les fleurettes diaprées.

SONNET

Ces prés heureux, témoins de notre amitié sainte,
Puissent, ma Doralise, à jamais être verts,
Toujours de fleurs de jonc et de glaïeul couverts,
Sans de la courbe faux jamais sentir l'atteinte.

Y puissions-nous toujours, francs de haine et de crainte,
Le long des clairs ruisseaux serpentant au travers,
Nous baiser sans soupçon et couchés à l'envers,
L'un à l'autre d'amour nous entre-faire plainte.

Qu'en l'écorce des saulx (1) nos chiffres engravés
Contre l'effort du temps soient du ciel préservés,
Afin d'être témoins à la race future

Combien ferme en nos cœurs autrefois fut l'amour,
Dont, malgré le trépas, la flamme chaste et pure
En nos esprits unis rayonnera toujours.

(1) Saules.

BERNIER DE LA BROUSSE

(15??-16??)

SONNET

Je voudrais bien sous la voûte infernale
Etre un Ixie en tes bras étendu,
Presser ton corps heureusement rendu,
En cet état que mon cœur se l'étale.

S'il m'advenait, nulle peine fatale
Ne m'aigrirait ce bien trop attendu :
Je semblerais un Adonis pendu
Au col mignon de la Reine d'Idale.

Quel heur plus grand désirer pourrait-on
Que de toucher ta gorge et ton teton ?
Baiser ta bouche et ses perles insignes

Me pourrait rendre un demi-dieu parfait...
Mais passer outre et t'avoir à souhait...
Je serais tel qu'un Mars entre les signes !

SONNET

O beaux rets d'or, ô voûture albâtrine,
O belle oreille, ô beaux yeux mes flambeaux,
O bruns sourcils, beaux arcs décoche-maux,
O ronde joue, ô lèvre cinabrine,

O belle bouche excellente et divine,
O belles dents, diamants rares, beaux,
O nez traitif (1), ô petits monts jumeaux,
O belle gorge, ô neigeuse poitrine,

O col d'ivoire, ô menton fosselu,
O ventre court, grasset et potelu,
O petit antre amoureux, ô mains blanches,

(1) Délicat.

O de Junon les bras faits pour chérir,
O ronds piliers, pieds de Thetys, ô hanches,
Que je vous touche avant que de mourir !

DE LORTIGUE

(15 ? ?-16 ? ?)

SUR UNE BOUCHE

Mon œil en te voyant fut épris de ta flamme,
Mon oreille fléchit sous le son de ta voix,
Mon nez goûta l'odeur de ton précieux basme (1),
Et ma bouche avala le sucre de tes lois.

Mon cœur sent la rigueur de ton dard qui m'entraîne,
Mes yeux sont des torrents alors que je te vois,
Bouche qui ne produis que glaçons et que flamme,
Sous ton souffle odorant je me meurs mille fois.

MOTIN

(15 ? ?-1615)

AUBADE D'UN DIMANCHE GRAS, AUX DAMES, PAR LES MASQUES

STANCES

Si ce jour montré vous avez
Le devant aux tables friandes,
Moins encor la nuit vous devez
Tourner le derrière aux viandes :

(1) Baume.

Voici le carême approcher,
Belles, n'épargnez pas la chair.

Le dieu des festins à demi
Sert à nos plaisirs de matière,
Mais le dieu d'amour est l'ami
Qui nous fait faire chère entière:
Voici le carême approcher,
Belles, n'épargnez pas la chair.

Le vin et l'eau mêlés tous deux
Sont pour votre bouche, mesdames;
Mais les baisers et les doux jeux
Sont les breuvages de nos âmes:
Voici le carême approcher,
Belles, n'épargnez pas la chair.

Si vous ne voulez plus jouir
Avec nous de douceurs pareilles,
Prêtez-nous, pour nous réjouir,
Au moins le trou de vos oreilles:
Voici le carême approcher,
Belles, n'épargnez pas la chair.

Et vous, filles qu'un beau désir
Fait tant songer en cette affaire,
Croyez que moindre est le plaisir
De le penser que de le faire:
Voici le carême approcher,
Belles, n'épargnez pas la chair.

ÉPIGRAMME

Quelqu'un voulant plaisanter un petit,
Disait un jour à une babillarde:
— De vous baiser j'aurais grand appétit.
Mais votre nez, qui est si long, m'en garde.
La dame alors fixement le regarde,
Puis dit: — Monsieur, pour si peu ne tenez,
Car si cela seulement vous retarde,
J'ai bien pour vous un visage sans nez.

LA CHASSE DE LA PUCE SUR LA BELLE URANIE

Permettez-moi, belle Uranie,
Permettez-moi, je vous supplie,
Que j'exerce ma cruauté
Dessus cette importune puce
Qui avec tant de cruauté
Vous pique et vous mord et vous suce.
Bien que de semblable nature
Toutes deux viviez de pointure
Et vous paissiez du sang d'autrui,
Pardonnez-moi, ma douce vie,
Si pourtant je ne suis ami
D'une qui vous est ennemie.
Car je ne puis sans jalousie
La voir repaître son envie
D'un bien qu'elle n'a mérité,
Et moi, pour toute récompense,
Voir offenser cette beauté,
Et n'en avoir la jouissance.
Voyez-vous comme la mauvaise
Sur ce beau front court à son aise
Et va sans crainte, meurtrissant
D'une violente morsure,
Ce marbre animé, rougissant
Du coup de sa vive piqûre?
Je pensais l'avoir attrapée,
Mais las! elle m'est échappée,
Je la vois parmi vos cheveux,
Qui ne craint point d'être surprise
Dedans ces liens et ces nœuds
Où premier mon âme fut prise.
Ha! la voilà sur votre bouche;
Non, si voulez que je n'y touche,
Je m'assure que d'un baiser
Ardent de l'amour qui m'enflamme,
Je la ferai tôt ébranler

Des vives chaleurs de mon âme.
Or çà, pour m'être si mauvaise
Et ne souffrir que je vous baise,
Vous en est-il arrivé mieux?
Vous endurez même supplice,
Car pour avoir changé de lieux
Elle n'a changé de malice.
La voilà qui suce, folâtre,
Cette belle gorge d'albâtre,
Et déteint la vive blancheur
De ce chef-d'œuvre de nature.
Dont auparavant la couleur
Passait toute autre créature.
Si vous n'eussiez fait résistance,
Je la tenais en ma puissance;
Elle est entrée maintenant
Dedans votre sein, la cruelle,
Pour sucer sans empêchement
Le nectar de votre mamelle.
C'est à ce coup, belle Uranie,
C'est à ce coup, ma douce vie,
Que je veux en faire une fin:
Permettez donc que je la prenne,
En foulant dans ce beau tétin,
Que je vous délivre de peine.
Quoi! Vous vous mettez en colère
Et m'appelez un téméraire
De mettre ma main si avant.
Pardonnez-moi, chère maîtresse,
Car votre mal est mon tourment,
Et ne puis rien voir qui vous blesse.
Gardez-vous bien que la friande
Encore plus bas ne descende,
Et comme elle a fait du dehors,
Que le dedans elle ne mange.
Sentez-vous point déjà le corps,
Vers le milieu, qui vous démange?
Je disais bien, ma grand' amie,
Qu'à la fin de la maladie

Vous imploreriez mon secours,
Çà donc, mon cœur et ma rebelle,
Çà, mon âme, çà, mes amours,
Qu'à ce coup je vous dépucelle !

Du ROSSET

(15 ? ?-163 ?)

LA BOUCHE

Avettes qui volez à l'entour de la plaine
Pour fleureter le suc des roses et des lis,
Si vous voulez piller une plus douce haleine,
Mignonnes, posez-vous aux lèvres de Phillis !

LAUGIER DE PORCHÈRES

(1551-1654)

STANCES

(FRAGMENTS)

Un jour la trouvant étendue,
Sa main nonchalamment pendue,
L'or de sa tête s'épenchant
Sur ses deux planettes pressées :
« Astres — dit-il — de mes pensées,
Etes-vous en votre couchant ?

« Beaux yeux, qui de paupières closes
Ainsi que de feuilles de roses
Etes si doucement couverts,

Si, cachant un peu votre flamme,
Fermés, vous embrasez mon âme,
Que ferez-vous étant ouverts ?

« Ah ! qui me tient que je ne touche
Les vives roses de sa bouche,
Puisque vous êtes endormis ?
Mais l'honneur y met les épines
Et n'aprouve que les rapines
Qui se font sur les ennemis.

« Aucun de vous ne me regarde,
Mais le respect fait bonne garde
Qui redoute votre courroux,
Et le sommeil en vos prunelles
Témoigne, en y brûlant ses ailes,
Comme il est amoureux de vous.

« Las ! elle est bien mon adversaire :
Mais s'il faut ravir un corsaire,
Faisons notre butin plus grand.
Tant indiscret ou tant modeste
Qui prend un baiser sans le reste,
Est indigne de ce qu'il prend ! »

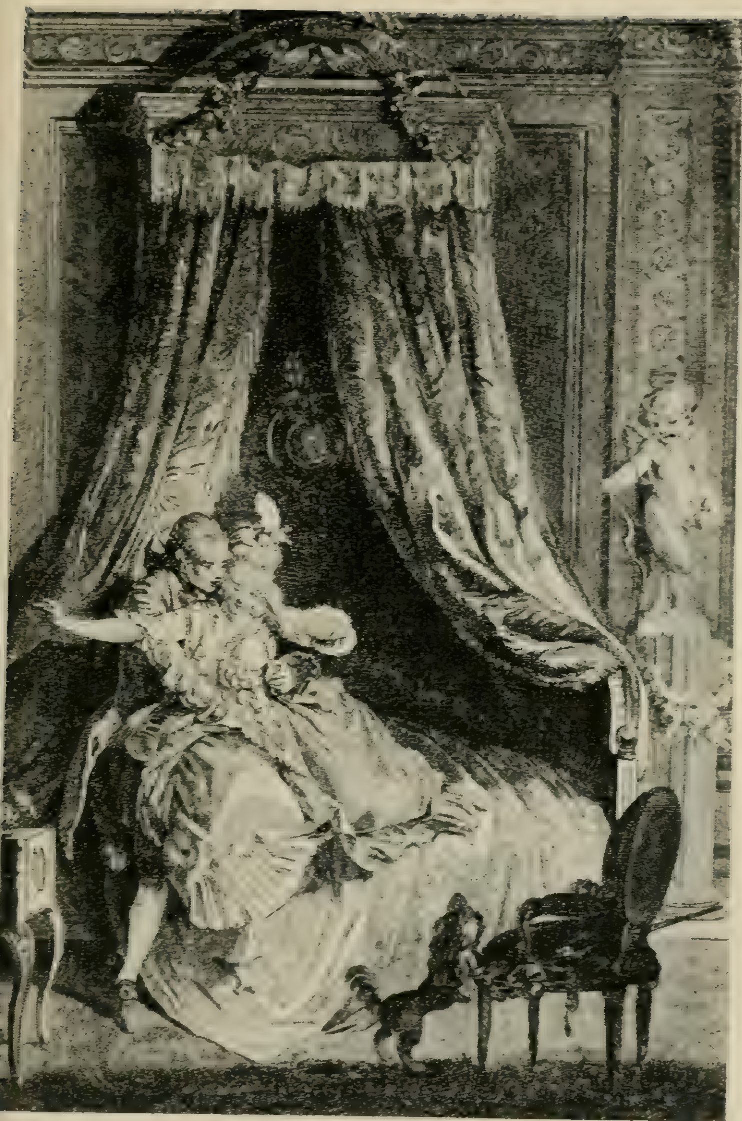
. . . .

VAUQUELIN DES YVETEAUX
(1559-1649)

ADIEU D'AMINTHE ET DE CLORIS

En se serrant la main l'un l'autre se regarde
Sans pouvoir que des yeux l'un à l'autre parler ;
La tristesse, la joie ensemble les en garde,
Ravis de s'entrevoir, transis de s'en aller.

Pour dernière faveur, la belle, ainsi penchée,
Permet que le pasteur baise ses yeux aimés,



Les Regrets inutiles
D'après Marillier

Et que sa belle bouche à la sienne attachée
Reçoive avec son cœur ses soupirs enflammés.

La nuit survient trop tôt qui, forcés, les sépare,
Mais le corps seulement, car le ciel ne peut pas
Pour toutes les rigueurs que contre eux il prépare
Ces deux cœurs séparer qu'en l'oubli du trépas.

EXPILLY

(1561-1636)

LES DÉDAINS

Voici le grand trophée où le armes j'appends
D'Amour, jadis tyran de ma triste pensée ;
De ce trait que tu vois mon âme fut blessée,
Et ce feu consuma le feu de mon printemps.

En longue servitude ourdie à mes dépens
Ces cheveux ont tenu ma franchise enlacée ;
Ces faveurs, que je romps d'une main courroucée,
Enchantèrent mon cœur, misérables présens !

Durant quatre ans entiers, sans m'en être aperçu,
Les faveurs, les baisers et les ris m'ont déçu.
Malheureux, qui jamais aux beaux semblants se fie !

Rien de tout le passé je ne veux retenir ;
Sur ce paisible aûtel, libre, je sacrifie
Ris, baisers et faveurs, cheveux et souvenir.

LA VIVE NEIGE...

La vive neige et les vermeilles roses
Que cent hivers consumer ne pourront,
Et les soleils de deux beaux yeux qui sont
Le siège seul, Amour, où tu reposes ;

Les beaux discours, Pithon, que tu arroses
Du plus doux miel que les avettes font,
La façon douce, et l'esprit vif et prompt,
Où j'aperçois mille vertus encloses ;

La tresse d'or qui me tient arrêté,
Et le beau sein trésorier de beauté,
Les ris, les jeux, la constance inconstante,

Les doux dédains, la douce cruauté
Et les baisers d'une bouche odorante
Ont mis au joug ma triste liberté.

HONORÉ D'URFÉ
(1567-1625)

LE VOL D'UNE MOUCHE

Cependant que madame à l'ombre se repose
Et trompe du soleil la trop âpre chaleur,
Un petit animal volant de fleur en fleur
Va chercher les doux sucs dont le miel il compose.

De fortune, sa lèvre étant à moitié close,
La fleur représentait la plus vive couleur,
Lorsque cet animal la voyant, par malheur,
Y vole, et la suçant, pensa sucer la rose.

Ah ! trop sage au faillir, trop heureux à l'oser,
Puisqu'à ton hardiesse on n'a su refuser
Ce qu'on nie aux désirs dont mon âme s'allume !

Mais cette mouche, Amour, ravit tout notre bien :
Que nous reste-t-il plus, puisqu'elle a rendu sien
Le miel dont se nourrit toute notre amertume ?

GUILLAUME DE BAUTRU

ACADÉMICIEN

(1588-1665)

SONGE EN STANCES

Il m'a bien semblé, cette nuit,
Qu'Amour aveugle, à petit bruit,
M'a conduit près de votre couche,
Où vous voyant ainsi sans yeux,
Je dérobais, tout glorieux,
Un doux baiser de votre bouche.

Ce baiser si doucement pris,
Ravissant d'aise mes esprits,
Me forçait de passer plus outre,
Et lors, pour suivre mon dessein,
Passant la main sur votre sein,
J'enrageais tout vif de vous...

Mais la crainte de vous fâcher,
Qui tout à coup me vint toucher,
Versa dans mon feu tant de glace ;
Que privé de tout sentiment
Je ne pus pas, tant seulement,
Démarrer un pied de la place.

Cependant le pesant sommeil
Peu à peu sortait de votre œil
Chassé par sa douce lumière,
Et lors Amour, mon doux vainqueur,
Prenant place dans votre cœur,
Vous fit exaucer ma prière.

Lors, pour ma langueur apaiser,
Je vous pris un nouveau baiser
Qui ralluma ma flamme éteinte,
Et me glissant entre vos draps,

Vous me reçute entre vos bras,
Blessé d'une nouvelle atteinte.

Que de mignards embrassements,
Que d'amoureux ravissements
Et que de diverses pointures
Rendirent heureux mon destin !
Jamais le folâtre Arétin
Ne le fit en tant de postures.

Je n'eus jamais tant de plaisir
A contenter votre désir
Que j'eus pendant ma rêverie,
Car je sais bien que de mes coups
Vous eûtes du sucre plus doux
Que celui qui vient de Candie.

. . . .
. . . .

THÉOPHILE DE VIAU

(1590-1626)

ODE SUR UN BAISER

Chloris, pour ce petit moment
D'une volupté frénétique,
Crois-tu que mon esprit se pique
De t'aimer éternellement ?

Lorsque mes ardeurs sont passées,
La raison change mes pensées,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Je me trouve dans des tristesses
Qui font que tes délicatesses
Commencent à me faire horreur.

Je ne veux point te décrier
Après t'avoir loué moi-même ;
Ce serait tacher d'un blasphème
L'autel où l'on m'a vu prier....

Je ne veux point mal à propos
Mes vers ni ton amour détruire ;
Mon dessein n'est pas de te nuire,
Je ne songe qu'à mon repos.

J'ai souffert autant que j'ai peu,
Je n'ai plus de nerfs pour tes gênes,
Ni goutte de sang dans mes veines
Qui ne se brûle à petit feu.

Je me sens honteux de mes larmes ;
Amour n'a déjà plus de charmes ;
Je suis pressé de toutes parts,
Et bientôt, quoique tu travailles,
Je m'arracherai des entrailles
Tout le venin de tes regards.

ANONYME

(XVIIe SIÈCLE)

L'HOMME RICHE

Si les baisers reçus et les baisers donnés
Rendent les hommes fortunés,
Je suis des hommes le plus riche ;
Si j'en donne à Fanchon, elle en est si peu chiche,
Qu'on compterait plutôt les feuilles de ce bois
Que combien nous baisons de fois.

D'ACEILLY

(1604-1673)

A UNE DAME QUI BAISAIT SES MOINEAUX

Donner à vos moineaux des baisers savoureux
En leur pressant le bec de vos lèvres de rose,
N'est-ce pas vous tromper dans l'usage des choses
Et leur donner un bien qui n'est pas fait pour eux ?

BENSERADE

(1612-1691)

BOUCHE

Bouche vermeille au doux sourire,
Bouche au parler délicieux,
Bouche qu'on ne saurait décrire,
Bouche d'un tour si gracieux,

Bouche que tout le monde admire,
Bouche qui n'est que pour les dieux,
Bouche qui dit ce qu'il faut dire,
Bouche qui dit moins que les yeux,

Bouche d'une si douce haleine,
Bouche de perles toute pleine,
Bouche, enfin, sans tant biaiser,

Bouche la merveille des bouches,
Bouche à donner de l'âme aux souches,
Bouche, le dirai-je, à baiser.

D'HESNAUD

(16 ?-169 ?)

UNE BOUCHE OU LA VOLUPTÉ...

Une bouche où la volupté,
Cette reine des cœurs, flatteuse et délicate,
Accorde la douceur avec la majesté,
Et règne mollement sur un lit d'écarlate ;
Une bouche où zéphir verse l'esprit des fleurs,
Où l'Amour avec ses trois sœurs
Folâtre sur un tas de roses,
Et désarmé du trait fatal,
Entre deux lèvres demi-closes
Se joue d'un dard de coral (1).

BUSSY-RABUTIN

(1618-1693)

SUR UN BAISER

Embrasse-moi d'une longue embrassée,
Ma bouche soit de la tienne pressée,
Suçant également
De nos amours les faveurs plus mignardes,
Et qu'en ces jeux nos lèvres frétillardes
S'étreignent mollement.

Au paradis de tes lèvres écloses
Je vais cueillir d'une moisson de roses
Le miel délicieux ;
Mon cœur s'y plaît, puisqu'il s'y rassasie
De la liqueur d'une douce ambroisie
Passant celle des dieux.

---

(1) Corail.

Je n'en puis plus ! Mon âme à demi folle
En te baisant par ma bouche s'envole,
Dedans toi s'assemblant ;
Mon cœur halète à petites secousses ;
Bref, je me fonds en ces liesses douces,
Soupirant et tremblant.

Quand je te baise, un gracieux zéphire,
Un petit vent, moite et doux, qui soupire,
Va mon cœur éventant ;
Mais tant s'en faut qu'il atteigne ma flamme,
Que la chaleur qui dévore mon âme
S'en augmente d'autant.

Ce sont des fruits de l'Arabie heureuse,
Ce sont parfums qui font notre âme heureuse
S'éjouir dans ses feux ;
C'est un doux air, un baume, des fleurettes
Où comme oiseaux volent les amourettes,
Les plaisirs et les jeux.

Parmi les fleurs de ta bouche vermeille
On voit dessus voler comme une abeille
Amour plein de vigueur.
Il est jaloux des douceurs de ta bouche :
Car aussitôt qu'à tes lèvres je touche,
Il me pique le cœur.

BONNECORSE

(16??-1706)

A SON AMIE

TOUTE TREMBLANTE DE L'ABORD D'UNE ABEILLE

As-tu peur qu'en suçant elle outrage les roses,
En boutons incarnats sur tes lèvres écloses ?

Non, non, le doux baiser qu'elle prend sur leur sein
N'est pas comme le tien un baiser assassin,
Qui porte d'un accord amiable et farouche
L'aiguillon dans le cœur et le miel sur la bouche :
C'est un sucre sans fiel, un dommage innocent,
Moins nuisible qu'utile au lys qu'il va suçant.

SIXAIN

Ces petits Amours apâtés,
On les a vus voler autour de ces beautés ;
Ils n'osaient toutefois s'arrêter sur leurs bouches ;
Dès le moment qu'ils y passaient,
Avec leur éventail elles les repoussaient,
Et chassaient les Amours comme on chasse les mouches.

Le Chevalier J.-B. L'HERMITE

(16??-1670)

FRAGMENT

. . . .

« Voyez un peu ces tourterelles
Qui s'entrebaisent nuit et jour
Et qui rallument leur amour
Avecque le vent de leurs ailes ;
Ce taureau couché dessus l'herbe
Où sa génisse va dormant,
La contemple attentivement
D'un œil amoureux et superbe.

Quand la mer tient, et qu'elle presse
Dans ses bras de jaspe mouvants
Les dieux qui règnent sur les vents,
Elle en soupire d'allégresse ;
Lors, si les flots et les écueils
Vont dressant autant de cercueils

Qu'on voit de gens sur leur empire,
Thétis le fait à ce dessein
Qu'aucun d'eux ne puisse redire
Que les vents lui baisaient le sein. »

TRISTAN L'HERMITE

(1601-1651)

LA COMÉDIE DES FLEURS

Un lis reconnu pour un prince
Arrive dans une province.
Mais comme un prince de son sang,
Il est beau sur toute autre chose,
Et vient vêtu de satin blanc
Pour faire l'amour à la rose.

Pour dire quelle est sa noblesse
A cette charmante maîtresse
Qui s'habille de vermillon,
Le lis avec des présents d'ambre
Délègue un jeune papillon,
Son gentilhomme de la chambre.

Ensuite le prince s'avance
Pour lui faire la révérence.
Ils se troublent à leur aspect :
Le sang leur descend et leur monte,
L'un pâlit de trop de respect,
L'autre rougit d'honnête honte.

Mais cette infante de mérite
Dès cette première visite
Lui lance des regards trop doux ;
Le souci qui brûle pour elle,
A même temps en est jaloux,
Ce qui fait naître une querelle.

On arme pour les deux cabales,
On n'entend plus rien que timbales,
Que trompettes et que clairons,
Car avec tambour et trompette
Les bourdons et les moucherons
Sonnent la charge et la retraite.

Enfin le lis a la victoire,
Il revient couronné de gloire,
Attirant sur lui tous les yeux.
La rose qui s'en pâme d'aise,
Embrasse le Victorieux
Et le Victorieux la baise.

. . . .

De cette agréable entrevue
L'absinthe fait avec la rue
Un discours de mauvaise odeur,
Et la jeune épine-vinette,
Qui prend parti pour la pudeur,
Y montre son humeur aigrette.

D'autre côté, Madame ortie,
Qui veut être de la partie
Avec son cousin le chardon,
Vient citer une médisance
D'une jeune fleur de melon
A qui l'on voit enfler la panse.

Mais la rose enfin les fait taire,
Par un secret bien salutaire
Approuvé de tout l'univers,
Et dissipant tout cet ombrage
La buglose met les couverts
Pour les festins du mariage.

Tout contribue à cette fête.
Sur le soir un ballet s'apprête,
Où l'on oit des airs plus qu'humains ;
On y danse, on s'y met à rire...
Le pavot vient... on se retire...
Bonsoir ! je vous baise les mains.

L'EXTASE D'UN BAISER

C'est fait ! Je n'en puis plus ! Elise, je me meurs !
Ce baiser est un sceau par qui ma vie est close ;
Et comme on peut trouver un serpent sous des fleurs,
J'ai rencontré ma mort sur un bouton de rose !

CHARLES COTIN

(1604-1682)

ÉLÉGIE

IMITÉE D'OVIDE

Le chaud que le midi fait naître sur la terre,
Aux plaisirs d'exercice avait livré la guerre ;
Quand je m'allai jeter, tout fatigué, tout las,
Sur un lit de repos qui ne m'en servit pas.
J'attendais la Beauté dont mon âme est charmée.
Ma fenêtre n'était ouverte, ni fermée,
Et ces deux changements se cédant tour à tour,
Laissaient voir un combat de la nuit et du jour.
L'on voit dans les forêts, de ces sombres lumières
Qui ne sont ni clartés, ni ténèbres entières,
Et tels sont du soleil les timides flambeaux,
Lorsqu'il vient sur la terre, ou qu'il va sous les eaux.
Tel est le temps obscur qu'il faut donner aux dames,
De peur que la clarté ne trahisse leurs flammes.
L'Amour est un enfant qu'on nous a peint sans yeux,
Et ce dieu veut toujours être aveugle en ses jeux.
Après quelques moments je vis entrer Corine ;
Sous l'habit du plaisir qu'elle avait bonne mine !
Un voile transparent de ses rares beautés
Dans un léger nuage étouffait les clartés.
Il faisait à ma vue entière violence,
Sans sauver mes désirs de leur impatience :

Et ses cheveux, poussés d'un mouvement jaloux,
Cachaient toute sa gorge à mes transports si doux.
Corine valait bien qu'ils me fissent querelle,
Jamais Sémiramis n'avait paru si belle ;
Et ceux qui de Laïs chantèrent les attraits,
N'avaient, pour les toucher, formé tant de souhaits.
Le linge me déplut, quoiqu'assez favorable ;
J'en fis avec Corine un combat agréable ;
Sa main vint au secours ; mais je lus dans ses yeux,
Que son cœur et sa main se trahissaient entre eux.
Sa vertu voulait faire une honnête retraite,
Ses efforts languissants demandaient sa défaite,
Et je vis peu d'obstacle en ce plaisir égal
A vaincre un ennemi qui se défendait mal.
Quand son voile en tombant la laissa toute nue,
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.
La nature, sans art, fait honte aux ornements,
Jamais de si beaux bras n'unirent deux amants.
Jamais de deux couleurs gorge si bien mêlée
Ne fut par les baisers doucement accablée.
Et jamais les voisins de ce qu'on ne dit pas,
N'étalèrent aux yeux de si charmants appas.

PARAPHRASE DU SUJET PRÉCÉDENT

Dans l'entretien délicieux
De la charmante Iris dont je suis idolâtre,
Va, pose, Amour, sur ses beaux yeux,
Le voile qu'elle a mis sur sa gorge d'albâtre.

Quand le printemps a banni la froidure,
On ne voit point de si beaux lis
Aux jardins les plus embellis
Par les soins curieux qu'apporte la nature.

Depuis que de mon cœur je fis l'heureuse perte,
J'ai visité bien des climats,
En dépit des chaleurs, en dépit des frimas :
Et si je n'ai point fait de telle découverte.

Pour voir un petit objet sans pareil,
Il ne faut point courir sur tant de mers profondes,
Ni voir l'un et l'autre soleil,
Il faut voir ces deux petits mondes.

Pour rendre de mon sort tout l'univers jaloux.
Il suffit qu'à mes yeux leur blancheur on étale ;
L'Amour n'offrit rien à l'amoureux Céphale
De si charmant et de si doux.

Si d'un baiser de feu l'on osait les toucher.
Et si deux belles mains n'y mettaient point d'obstacle,
Serait-ce point, par un miracle,
Amollir un cœur de rocher ?

Dans l'entretien délicieux
De la divine Iris, dont je suis idolâtre,
Amour, en ma faveur, viens mettre sur ses yeux
Le voile qu'elle a mis sur sa gorge d'albâtre.

DE LA RONCE

(?-?)

GAILLARDISE

Ni pour baiser ton bel œil
Que tu remplis trop d'orgueil,
Ni pour sucer à mon aise
La fraise de ton téton,
Tout cela, ma Jeanneton,
Ne peut éteindre ma braise.
Ains, au lieu de l'étouffer
Je la sens plus s'échauffer
Après que je t'ai baisée ;
L'haleine qui sort de toi
S'écoule au profond de moi,
Et la rend plus embrasée.

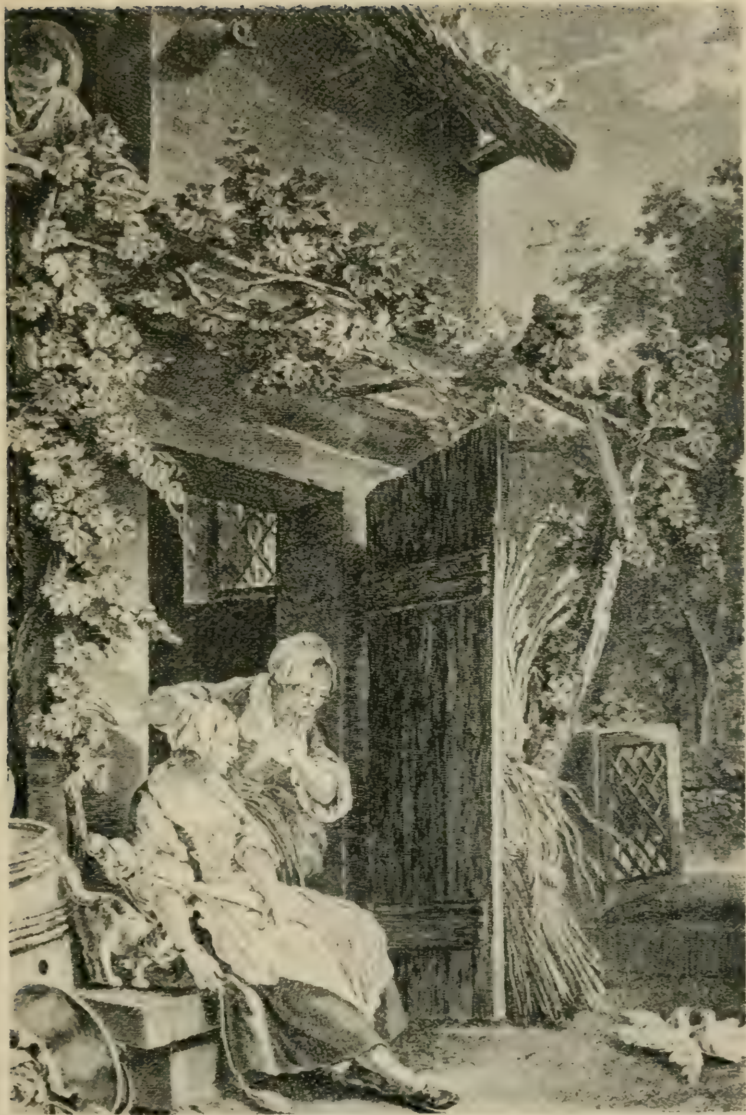
Mais aussi ne veux-tu point
Que je parvienne à ce point
Où chaque amoureux aspire?
Crois que si j'avais cet heur,
J'aurais plus de joie au cœur
Que si j'avais un empire.
Tu dis me vouloir du bien,
Mais pourtant je n'en crois rien;
J'ai beau te crier à l'aide,
Tu me vois bien consumer:
Vrayement ce n'est m'aimer
De ne m'offrir le remède.
C'est bien loin de me l'offrir
De me laisser là souffrir
Sans te chaloir de ma peine.
Que tu as peu d'amitié,
Pour t'émouvoir à pitié!
Toute ma prière est vaine.
Fais-moi, fais-moi ce plaisir
De contenter mon désir,
Et je prierai la déesse
Qui gouverne les amours,
Qu'elle bien-heure toujours
L'ébat de notre jeunesse.

CHARLES DE L'ESPINE

(XVIIe SIÈCLE)

ODE SUR LE REFUS D'UN BAISER

Tu te plains, petite mauvaise,
Que s'il advient que je te baise
Tout aussitôt ma langue y court.
Quoi donc, le baiser d'une fille,
Si la langue ne me frétille,
Me semble trop fade et trop court.



Les Colombes
D'après Baudouin

Baiser une bouche fermée,
Qui d'esprit n'est point animée,
Sans goût, humeur ni sentiment,
Et baiser l'image muette
Que Pygmalion s'était faite,
C'est affoler également.
Tu permets que ma lèvre touche
Le divin corail de ta bouche,
A ma langue le refusant.
Mais ne crains-tu pas qu'elle pense
Qu'on ne croit pas à son silence,
Et se venge en nous accusant?
Que la tienne, petite folle,
Avec la mienne se colle,
Et que par un si doux lien
Mon cœur avec ton cœur s'assemble ;
Puis elles jureront ensemble
Toutes deux de n'en dire rien.
Penserais-tu, bouche envieuse,
Que la manne délicieuse
D'un baiser ne fût que pour toi ?
Tu n'es faite de la nature
Que pour être sa couverture
Et le receler sous ta foi.
Alors que sur tes lèvres closes
Je tâche de cueillir des roses,
J'entends, d'un murmure jaloux,
Ta langue qui te dit : Mauvaise !
Pourquoi ne serais-je bien aise
De baiser aussi bien que vous ?
Ouvre-toi donc, bouche mignarde,
Et si ma langue frétillarde
A plus d'amour que de raison,
Au retour ferme-lui la porte
Et fais si bien qu'elle n'en sorte
D'une bonne heure de prison.

Le Sieur BERGERON

(XVII[e] SIÈCLE)

CHANSON

Ma belle, un jour me caressant,
Ainsi que je l'allais baisant,
Me dit, baissant la vue :

— Non, non, toujours ne sont les cieux
Pluvieux
Et toujours ne flambe la nue.

— Eh ! quoi ! ton humeur s'est changée,
Ton cœur à l'amour s'est rangé
Et ma foi t'est connue.

— Non, non, etc.

— J'ai cru toujours que ta beauté
Reconnaissant ma loyauté,
Enfin serait vaincue.

— Non, non, etc.

— Je ne suis vif, je ne suis mort,
Mourant, vivant, d'un tel effort,
Te voyant abattue.

— Non, non, etc.

— Mignonne, c'est assez baiser ;
Je te veux voir, pour m'apaiser,
En mes bras étendue.

— Non, non, etc.

De ses deux bras lors m'accolant,
Sa bouche à la mienne collant,
Me disait, toute nue :

— Non, non, etc.

Je pensais m'envoler aux cieux,
Dans ce combat délicieux,
La voyant étendue.

— Non, non, etc.

Mon doux ami, recommencez.
Eh ! quoi ! déjà vous vous lassez ?
Et moi je suis si drue.

— Non, non, etc.

— Le vouloir ne me manque point,
Mais d'amour toujours en ce point
La corde n'est tendue.

Non, non, toujours ne sont les cieux
Pluvieux
Et toujours ne flambe la nue.

BERTHELOT

(XVIIe siècle)

STANCES

Heureux cent fois ceux dont la vie
Ne doit jamais être ravie
Sans avoir pour dernier secours
L'embrasement de vos amours !

O mort des morts délicieuse !
O mort, mais plutôt vie heureuse,
Hélas ! que l'on me puisse ainsi
Trouver près ma dame transi,

Alors qu'à l'ardeur de sa flamme
Elle irait de toute mon âme
Avecques la sienne attirant
Le dernier soupir en mourant.

Ainsi la belle languissante,
La pauvre Isabelle pleurante,
En baisant voulait secourir
Son Zerbin jà prêt à mourir ;

Alors que ses lèvres vermeilles
Suçaient les douceurs non pareilles
De sa belle bouche où coulait
L'esprit qui au sien distillait.

Ainsi Briséis éperdue,
Dessus son Achille étendue,
Amoureusement lamentait
Le mort, las ! qu'elle regrettait.

Ainsi l'amoureuse pucelle,
Tisbé, à soi-même cruelle,
Allait tendrement accolant
Son cher Pirame tout sanglant.

Qu'on ne regrette donc la vie
Des amants par ce sort ravie,
Qu'on ne les nomme malheureux
En un point que je trouve heureux.

O que ma vie infortunée
Est contraire à leur destinée,
Car je meurs, hélas ! pour n'avoir
De mourir le juste pouvoir !

RENÉ LE PAYS

(XVIIe siècle)

IDYLLE

Un jour que ma bergère
Dormait sur la fougère
Tout touché,
J'approchai

Et voulus prendre
Un baiser tendre ;
Mais elle s'éveilla
Et soudain me parla
D'un air à me surprendre.
Etendant son beau corps,
Elle dit : « Cher Hilaire,
« Ne crains pas ma colère...
« Je dors, berger, je dors. »

LA BOUCHE ET LES YEUX EN QUERELLE

Ma bouche tous les jours reprochait à mes yeux
Le doux plaisir de voir Sylvie,
Et séchait de rage et d'envie
De ne partager pas un bien si précieux.
Mais pour apaiser leur querelle,
Malgré tous les efforts qu'opposa sa vertu,
Je viens de baiser cette belle ;
A présent, bouche, que veux-tu ?

« LE CABINET SATYRIQUE »

GAILLARDISE

Ma robine, voulez-vous bien
Que je vous baise et vous embrasse ?
Non, personne n'en verra rien ;
Approchez-vous que je le fasse.

Tandis que nous sommes tous deux
A la fraîcheur de cet ombrage,
Permettez-moi ce que je veux
Avant que d'aller au village.

Ma robine, le temps se perd,
Sus donc, ne faites plus la fine,

Troussez votre cotillon vert,
Car déjà la nuit s'achemine.

Approchez-vous, mon doux souci ;
Ha ! Dieu ! quelle amoureuse flamme !
Je voudrais qu'en faisant ceci
Tous deux nous pussions rendre l'âme.

Ha ! que c'est une douce mort
De mourir sans perdre la vie !
Ma robine, vous avez tort,
Car vous êtes trop endormie.

Vous dites toujours : « Je m'en vais » :
Hélas ! je ne saurais vous suivre ;
Mourons encore une autre fois,
Car telle mort m'a fait revivre.

Adieu donc, ma robine, adieu,
Retournez en votre village ;
Quand vous reviendrez en ce lieu
Je vous le ferai davantage.

SUR LA JALOUSIE

Vous avez un mari qui entre en frénésie
Quand il voit que quelqu'un veut de vous s'approcher.
Dit qu'on sorte dehors et qu'il se veut coucher,
Voulant et ne pouvant cacher sa jalousie.

Mais puisqu'il continue en cette rêverie
Et qu'il veut sans sujet vos plaisirs empêcher,
Sans plus tant se fâcher, il se faut dépêcher
De le mettre au papier de la grand'confrérie.

Il ne ressemble pas à dix mille maris
Qui, cocus de leur gré, paraissent dans Paris,
Sont habillés de soie et vivent à leur aise.

Les femmes de ceux-là ont meilleur temps que vous,
Car tant s'en faut qu'ils soient de leurs femmes jaloux,
Qu'eux-mêmes font le guet quand quelque ami les baise.

L'AMOUR CHAMPÊTRE

STANCES

« Pendant que notre troupeau
De son camuset museau
Broute de cette herbe verte,
Et que nos dogues veillants
Des loups affamés saillants
Rembarrent la gueule ouverte,

« Allons, ma mignonne, un peu,
Allons éteindre le feu
Courant en notre moelle ;
Allons modérer l'assaut,
Hélas ! d'un brandon trop chaud
Qui flambe en notre cervelle. »

Ainsi le berger disait,
Et tout gaillard attisait
Les amours de son amante.
Lorsque la bergère au dit
De son amant répondit,
Mignottant sa voix tremblante :

« Allons doncques, mon mignon,
Allons, mon doux compagnon,
En suivant votre compagne,
Venez donc à cette fois
Dans la fraîcheur de ce bois,
Fuyant la chaude campagne. »

Le bergerot tout humain
La soulève par la main
Pour se mettre ensemble en voie ;
La bergère, en le baisant,
D'un bouquet lui fait présent
Lié d'une verte soie.

Elle s'assied dans un fort
Et le saisissant bien fort

Par un des plis de sa robe
Le tire jusques en bas,
Puis l'enlaçant de ses bras,
Mille baisers lui dérobe.

. . . .

La fille, au fort du débat,
Courageuse se combat,
Et portée à la renverse,
Pour un coup qu'elle reçoit,
Son assaillant l'aperçoit
Rendre dix à la traverse.

O savoureuse douceur !

. . . .

O doux pastoral désir
Qui va passant le plaisir
De la bande élisienne !

Là le matois amoureux,
Feignant d'être langoureux,
De fiel n'emmielle la langue,
Et là le pauvre transi
D'un trop pénible souci
N'amadise sa harangue.

Là le présent suborneur
Du chaste et pudique honneur
D'une bague précieuse
La dame ardente ne point,
Et lors n'y affame point
La femme avaricieuse.

Là le contrefait maintien,
Là le pipeur entretien
D'une paillarde rusée,
Ses pleurs, ses plaintes, ses cris,
Ses missives, ses écrits
N'ont la jeunesse abusée.

Mais d'une plus sainte amour
En ce champêtre séjour

On va bienheurant sa vie,
Et d'un gai chatouillement
Se mignardant librement,
On se baise sans envie.

Ainsi, mon Pontant, vivons,
Et telles douceurs suivons
D'une simplesse amoureuse,
Plutôt que ces faux regards
Et ces caquets babillards
D'une autre plus cauteleuse.

DIALOGUE AMOUREUX DE LISIS ET D'AMARANTE

L. — D'où vient que tu t'enfuis, mauvaise,
M'ayant charmé de tant d'appas ?
A. — Tu veux toujours que je te baise,
Et ce jeu-là ne me plaît pas.
L. — O le favorable reproche !
Quoi ! tu te fâches de mon bien ?
A. — Je ne craindrais pas ton approche
Si tu ne désirais plus rien.
L. — Je désire un bien désirable
A tous les deux également.
A. — Pour vous, s'il vous est tant aimable,
Il ne me plaît aucunement.
L. — Ha ! que je t'aime, folichonne !
Tu l'appelle en le refusant.
A. — Quelle vanité tu te donne !
Quoi ! tu te flatte en m'accusant ?
L. — D'où viendrait donc que tu me baise
Avecques tant de passion ?
A. — C'est à fin d'augmenter ton aise
Par une feinte opinion.
L. — Si ta bouche n'est véritable,
Tes yeux confessent le surplus.
A. — Pour pouvoir être plus aimable,
J'en voudrais encor faire plus.

L. — Ha ! vraiment, trompeuse maîtresse,
A cette heure je le saurai.
A. — Off ! hé ! mes amours, tu me blesse ;
Laisse-moi, je te le dirai.
L. — Mais, dis-moi donc, ma mieux aimée.
Le sens-tu bien quand il est là ?
A. — Je serais bien fort enrhumée
Si je ne sentais point cela.
L. — Hé bien ! ma petite adversaire,
Est-ce un plaisir d'opinion ?
A. — Le bien est trop grand pour le taire
Et pour l'avoir sans passion.
L. — Une autre fois, belle mignonne,
Ne me conteste plus à tort.
A. — Ma foi, la querelle en est bonne :
Le combat vaut mieux que l'accord.

« LE CABINET DES MUSES »

DE BAISERS IL NOUS FAUT...

De baisers il nous faut combattre,
Donne, et prends-en deux, trois et quatre ;
Longs, chauds, humides, savoureux ;
Et puis mille autres file à file,
Tous également amoureux.

Mais plutôt brouillons-les sans compte :
Notre amour rougirait de honte
Si leur nombre était limité ;
Que leur profusion les cache,
Et que jamais on ne les sache
Que par le mot d'infinité.

BAISER

Cette liqueur si délectable
Que Jupiter boit à sa table
Ne peut rien avoir de si doux ;
Et les Déités amoureuses
En se baisant sont moins heureuses
Et moins extasiées que nous.

Ton âme et la mienne éperdues
Sur nos lèvres sont confondues
Et font cent tours délicieux ;
Ce baiser te donne la mienne,
Qu'un autre me rende la tienne
Ou je vais mourir à tes yeux.

BAISERS

Quand deux objets également
Soupirent d'une même envie,
Comme l'Amour en est la vie
Les baisers en sont l'aliment ;
Il faut donc en faire des chaînes
Qui durent autant que les peines
Que je souffre loin de ses yeux ;
Amour, qui les baisers aimes sur toutes choses,
Fais une couronne de roses,
Pour donner à celui qui baisera le mieux.

La manne fraîche du matin
N'a point une douceur pareille,
Ni l'esprit que cherche l'abeille
Sur la buglose et sur le tin ;
Le meilleur sucre qui s'amasse
Et que l'Art sait réduire en glace
N'a point ces appas ravissants ;
Et même le Nectar semblerait insipide
Au prix de ce baiser humide,
Dont tu viens de troubler l'office de mes sens

DUFRESNY

(1648-1724)

LES LENDEMAINS

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire.
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Tremblant de se voir refuser,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

GRÉCOURT

(1684-1743)

LA LANGUE

Ce n'est point ta charmante bouche,
    Ni tes lèvres de corail,
    Ni tes dents dont l'émail
Si sensuellement me touche ;

C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

Pour mettre le comble à ma flamme,
    Je te quitte des beautés
    Dont les cœurs sont enchantés ;
Que faut-il pour me ravir l'âme ?
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

D'où vient qu'avec tant d'efficace
    Je te parle sans parler,
    Regarde sans regarder,
M'agite sans sortir de place ?
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

Qui seul' toute la nuit peut plaire,
    Toute la nuit contenter,
    Et pour devise porter :
Plus on fait, plus on veut le faire ?
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

Quel est le vrai jeu de Cythère,
    Ce jeu si rempli d'appas ?
    Non, ma Philis, ce n'est pas
Tout ce que pense le vulgaire :
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

COUPLET

Je ne sais ni latin ni grec,
Ni l'art des paroles rimées ;
Mais je sais sur un joli bec
Coller deux lèvres enflammées.

VOLTAIRE

(1694-1778)

LES VOUS ET LES TU

Philis, qu'est devenu ce temps
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais dans ta folie
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre, et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne ?
Tu le fus, objet gracieux ;
Et (que l'amour me le pardonne !)
Tu sais que je t'en aimais mieux.
Ah ! madame ! que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants !
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris ;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenètre,
Et se jouer dans ton taudis.

Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfèvrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine;
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

COLLÉ

(1709-1783)

FORT PEU D'ÇA

L'autre jour Blaise m'embrasse,
Ah! pass' pour ça! ah! pass' pour ça!
Mais après cette gaîté-là,
Voyant maître Blaise
Se mettre à son aise,
Je lui dis: Compère, halte-là!
Oh! fort peu d'ça! oh! fort peu d'ça!

Mais à peine eus-je dit cela,
Que Blaise me boucha
D'un baiser sur la bouche.
Je trouvai plaisant ce tour-là...
Ah! pass' pour ça! ah! pass' pour ça!
Mais à mes pieds il se jeta,

Et fit des demandes
De faveurs plus grandes ;
Vous jugez comme on l'écouta...
Oh ! fort peu d'ça ! oh ! fort peu d'ça !

Mais — par hasard — ce jour-là,
Ayant une entorse,
Il me prit par force,
Malgré moi, qui ne voulais ça...
Ah ! pass' pour ça ! ah ! pass' pour ça !
Et tout d'un coup s'arrêta là.
Oh ! Blaise est tout comme,
Tout comme un autre homme.
Et je vois qu'il me donna...
Oh ! fort peu de ça ! oh ! fort peu de ça !

(Il faut joindre à cet amant-là
Lucas,
Jérôme,
Colas
Et Guillaume,
Bastien,
Julien,
Et Coetera !
Oh ! pass' pour ça ! oh ! pass' pour ça !)

L'HEUREUX CARACTÈRE

Que je passe d'heureux moments
Dedans mon voisinage !
Selon l'esprit, selon les gens,
Je change de langage.
Je ne vais point en étourdi
Faire éclater ma flamme ;
Je suis sage avec le mari
Et... fou... avec la femme !

Que pour Bacchus ou pour l'Amour
On fasse une partie,
Que ce soit de nuit ou de jour,
J'en ai d'abord envie :

J'ai toujours soif, j'ai toujours faim ;
Rouge, blanc, brune et blonde,
Je voudrais boire tout le vin
Et baiser tout le monde.

GENTIL-BERNARD
(1710-1775)

DIALOGUE

— Par un baiser, Corine, éteins mes feux...
— Le voilà... prends... — Dieux ! mon âme embrasee
Brûle encor plus... — Encor un ? Sois heureux...
Tiens !... — Mon ardeur n'en peut être apaisée...
Corine... encore... Ah ! la douce rosée !...
— En voilà cent, pour combler tous tes vœux ;
Es-tu bien, dis ?... — Cent fois plus amoureux...
— En voilà mille, est-ce assez ? — Pas encore.
Un feu plus grand m'agite et me dévore
... Corine... — Eh bien ? dis donc ce que tu veux ?

LES AMANTS GÉNÉREUX

Près de Tempé, ce fortuné séjour,
Lieu favori de Palès et de Flore,
Le jeune Hylas, Eglé, plus jeune encore,
Tous deux épris se cachaient leur amour.
Tout leur discours n'était qu'un regard tendre.
Leur feu contraint ne pouvait s'exhaler,
Le simple Hylas n'eût jamais su parler :
S'il eût parlé, l'eût-elle su comprendre !
Mais tôt ou tard, où le désir sera,
L'âge et l'amour instruiront l'innocence.
Un jour enfin le hasard les tira
De ce néant où dormait leur enfance.

Sous un feuillage, aux plus paisibles lieux,
La jeune Eglé se reposait à l'ombre ;
Hylas survint, Hylas de tous ses yeux,
La contempla sous le feuillage sombre,
« Vénus, ô toi que nous servons si peu !
Tandis qu'Eglé sur ce gazon sommeille,
Si tu permets que ma bouche de feu
Prenne un baiser sur sa bouche vermeille,
Je te le jure, ô divine Cypris !
Je lui fais don de deux pigeons chéris,
Pareils à ceux qu'on t'élève à Cythère ! »
Le vœu fut fait et le baiser fut pris.
D'un sommeil feint profita la bergère,
Et le soir même elle en reçut le prix.
Le jour suivant, Eglé dormit encore ;
Le berger vint et ne s'endormit pas.
« O Dieu d'amour, vois tout ce que j'adore !
Je te demande un seul de tant d'appas.
Ah ! si je puis, sans qu'Eglé le ressente,
Coulant ma main sous son corset jaloux,
La promener sur sa gorge naissante !...
Pour un larcin si secret et si doux,
Je lui promets le beau mouton que j'aime.
Endors, Amour, endors Eglé toi-même. »
Hylas trouva le plus profond sommeil ;
Il vit, toucha, prit, parcourut sans peine
Le sein d'Eglé qui retint son haleine,
Et jusqu'au bout surpendit son réveil.
Sous ce berceau, la timide bergère,
Le lendemain, craignit de se revoir ;
Elle craignait, mais brûlait de savoir
Le don qu'Hylas pouvait encor lui faire.
Elle y vint donc ; il y revint aussi.
« Dieux immortels ! je la retrouve ici !
Faites, grands Dieux ! sans lui causer d'alarmes,
Que dans ses bras, par les nœuds les plus forts,
Je puisse enfin jouir de tous ses charmes !
Vous le savez : hélas ! pour tous trésors,
Je n'ai qu'un chien ; Eglé, je te le donne ! »
Oh ! de quel somme Eglé dormit alors !

A quel espoir le berger s'abandonne !
En un instant, tout cède à son effort ;
Et plus il ose, et plus elle s'endort.
Un trop beau rêve occupait la dormeuse,
Et vous jugez que dans l'instant qu'Hylas
Ferma les yeux, dans l'extase amoureuse,
Les yeux d'Eglé ne se rouvrirent pas.
On les ouvrit quand les songes finirent.
Au fond du bois, le berger s'égara ;
Le chien resta ; le soir ils se revirent ;
Eglé rougit, le berger soupira ;
Ils étaient seuls, sans soupçon, sans alarme ;
Enfin l'amour avait rompu le charme :
Quoiqu'éveillée, Eglé s'abandonna,
Du jeu d'amour connut toute l'ivresse ;
S'il fit encor un don à sa tendresse,
La prompte Eglé rendit ce qu'il donna.
Pleine à son tour d'une ardeur inquiète,
Eglé lui dit : « Je sais que je te doi
Ces deux pigeons, premier don de ta foi ;
Mais conçois-tu mon alarme secrète ?
S'ils s'envolaient ! c'est trop de soin pour moi ;
Je te les rends : c'est à toi de connaître
Le prix charmant que j'exige pour eux. »
Il s'en douta, les racheta... tous deux ;
De ses pigeons il fut bientôt le maître.
L'instant d'après que ce point fut réglé,
Le beau mouton vint à l'esprit d'Eglé.
Doit-on ainsi dépouiller ce qu'on aime ?
« De tous tes pas compagnon assidu,
Tu te plaisais à le nourrir toi-même,
Je te le rends. » Le mouton fut rendu.
Le chien restait. Raison toute nouvelle,
Ordre absolu de reprendre ce don.
On n'a qu'un chien, c'est la garde éternelle
De son troupeau qui reste à l'abandon.
« Mon cher Hylas, reprends tout, lui dit-elle,
Et je te donne un baiser de retour ;
Je ne veux rien d'un Amant que l'Amour ;
Ton cœur suffit, si ton cœur est fidèle. »

Ce don à faire avait coûté bien peu,
A le reprendre, il coûta davantage :
Le pauvre Hylas ralentit son hommage,
Il se fit presque une affaire d'un jeu.
Il s'endormit à côté de la belle
Qui ne cherchant qu'un prétexte nouveau,
En soupirant, disait encore en elle :
« Que ne m'a-t-il donné tout son troupeau ? »

VADÉ

(1720-1757)

L'OCCASION MANQUÉE

Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Colin,
Ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle ;
Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon !

Il s'approche de moi sans rien dire...
Le fripon soudain
Me prend la main ;
Je la retire.
Il sourit, je le gronde, il soupire...
Mais en soupirant,
Dieux ! qu'il avait l'air séduisant !

Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Colin,
Ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle ;
Ah ! maman, que je l'échappe belle !

Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon !

Il poursuit, je m'étonne ; il m'embrasse,
Un prudent effort
De son transport
Me débarrasse ;
Mais voyant redoubler son audace,
J'avais bien regret
De n'avoir pas mis un corset !

Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Colin,
Ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle ;
Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon !

Malgré moi, mon sein frappe sa vue,
Je le couvre en vain,
Il va plus loin,
J'en suis émue :
Les deux mains, quand on est presque nue,
Ne suffisent pas
Pour voiler ce qu'on a d'appas.

Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Colin,
Ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle ;
Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon !

En tremblant je recule, il s'avance ;
Le traître à l'instant,
D'un air content
Sur moi s'élance ;
Son ardeur forçait ma résistance ;
Mais le suborneur
S'enfuit voyant entrer ma sœur.

Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Colin,
Ce matin,
S'était glisssé dans ma ruelle ;
Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon !

LA RÉSISTANCE VAINE

Ah ! tu veux que j'expire,
Cruelle Thémire !
Ton berger
Ne peut donc t'engager ?
Craindrais-tu de le voir léger ?
Faut-il toujours te dire
Que tu peux,
Si tu le veux,
Me rendre heureux ?
Dans tes beaux yeux
Que dois-je lire ?
Connais mes feux
Par mon martyre !
Mais tu ne me réponds pas.
Bergère ingrate, hélas !
Tu veux donc que j'expire,
Cruelle Thémire !

— Berger, mon cœur n'est point fait
Pour servir votre attente ;
L'amant que l'on satisfait,
N'est plus amant en effet.
Que votre cœur se contente
De soupirer,
De désirer
D'une tendresse innocente.
Imitez-moi,
Suivez la loi.

Cher Tircis
C'est à ce prix
Que je serai constante :
Même je veux bien oser
Pour vous y disposer,
Vous donner ce baiser...

Mais, mais,
C'est plus que je n'en permets !
Laissez-moi donc, là !
Comme le voilà !
Que veux dire cela ?
Oui-da !
Voyez comme il va !
Que le drôle est subtil !
Que fait-il !
Mais peut-être
Que le traître
Croit avoir
Le secret de m'émouvoir !

Malgré votre ardeur,
J'ai trop de pudeur ;
Je vois vos desseins,
Tous vos efforts sont vains.
Mais mes refus
Sont superflus !
Je n'y tiens plus !
Hélas !
Te voilà donc dans mes bras !
Ah ! quand un cœur a combattu,
Le plaisir doit payer sa vertu !



Les Plaisirs champêtres

D'après Eisen

PHILIPPON LA MADELAINE (1)

LES BAISERS

A seize ans, je vis Zélide,
Zélide sut m'enflammer,
Mais qu'on est simple et timide,
Quand on commence d'aimer !
Un sourire, un regard même,
Embellissaient mon destin,
Et j'appelais « bien suprême »
Un baiser pris sur sa main.

Tant que l'on aime, on désire.
Sous un saule elle dormait,
Et de son aile Zéphire
Tendrement la caressait ;
Sa joue était si vermeille...
J'y veux cueillir un baiser,
Mon embarras la réveille...
Mais le sien me dit d'oser.

De roses fraîches comme elle
Son corset brille un matin :
« Que Flore, lui dis-je, est belle,
Quand pour trône elle a ton sein ! »
Aussitôt j'approche, et j'ose,
Sur la foi d'un dieu fripon...
Je feins de sentir la rose,
Et je baise le bouton.

Je prenais un nouvel être
A chaque nouveau baiser.
Je vis deux pigeons paraître,
Je vis leurs becs se croiser.
Mes yeux, les siens, se troublèrent.
Tous nos sens furent émus,

(1) Louis Philippon la Madelane, né à Lyon en 1734, mort à Paris en 1818.

Et nos lèvres imitèrent
Les oiseaux chers à Vénus.

Dans une grotte, l'orage,
Un soir, nous avait conduits ;
Le lieu, le temps encourage,
Un baiser encor fut pris.
Quel baiser ! Amants, maîtresses,
Goûtez-en bien la douceur :
Les autres sont des caresses,
Celui-là... c'est le Bonheur !

HOFFMANN (1)

LE BAISER

Sur le gazon, dans la prairie,
Lycas, au déclin d'un beau jour,
Demandait à sa douce amie
Le salaire de son amour.
Elle se tait : c'est faire entendre
Que son ami peut tout oser.
Lycas aimait d'amour bien tendre :
Il se contenta d'un baiser.

O volupté, bonheur suprême !
Combien leurs cœurs furent émus !
Un baiser vaut mieux quand on aime
Que tout sitôt qu'on n'aime plus.
Couple charmant, dans ton délire,
Garde-toi bien de tout oser ;
Ce doux moment doit te suffire :
On est heureux par un baiser.

---

(1) François-Benoît Hoffmann, né à Nancy en 1760, mort à Paris en 1828.

Mais plein du feu qui le dévore,
Lycas heureux et non content,
Se plaint, demande et veut encore.
Hélas ! nous en ferions autant.
De Chloris l'œil humide et tendre
Lui dit qu'il peut encore oser :
Mais cette fois ce qu'il sut prendre
Ne se nomme pas un baiser.

Depuis ce jour, j'entends la belle
Dire partout avec douleur,
Que son Lycas est infidèle,
Qu'il l'abandonne à son malheur.
Je plains l'ennui qui te dévore !
Mais, hélas ! pourquoi tout oser ?
Ton Lycas t'aimerait encore
S'il n'avait reçu qu'un baiser.

Et vous, si près d'une maîtresse
Vous sentez croître le désir,
Ah ! prolongez sa douce ivresse,
Sachez qu'attendre c'est jouir.
Malgré le feu qui vous dévore,
Gardez-vous bien de tout oser :
Vous aimerez demain encore
Si vous n'obtenez qu'un baiser.

LÉONARD (1)

LES BAISERS

Jouissons, ô ma bergère,
De la saison des amours !

(1) Nicolas-Germain Léonard, poète élégiaque, né à la Guadeloupe, en 1744, mort à Nantes en 1793 ; auteur des *Lettres de deux amants de Lyon*, d'un poème des *Saisons*, d'*Idylles morales*, et d'un roman pastoral : *Alexis*.

Ce soleil qui nous éclaire
Demain reprendra son cours.
Mais quand la Parque ennemie
Tranche le fil de nos jours,
A tous les biens de la vie
On dit adieu pour toujours !

Donne à l'amour qui t'adore
Mille baisers au matin,
Le long du jour mille encore,
Mille encore à son déclin !
La nuit, brouillons-les dans l'ombre ;
Il faut tant les répéter
Qu'enfin, trompés par le nombre,
Nous ne puissions les compter !

Contre l'amour qui nous lie,
Laissons crier les jaloux !
Il est beau de faire envie,
Le bonheur en est plus doux...
Que le nôtre ait tant de charmes,
Qu'il irrite les désirs,
Et puisse en verser des larmes
Le censeur de nos plaisirs !

EVARISTE PARNY

(1753-1814)

LA FRAYEUR

Te souvient-il, ma charmante maîtresse,
De cette nuit où mon heureuse adresse
Trompa l'Argus qui garde tes appas ?
Furtivement, j'arrivai dans tes bras,
Tu résistais ; mais ta bouche vermeille
A mes baisers se dérobait en vain ;
Chaque refus amenait un larcin.

Un bruit subit effraya ton oreille,
Et d'un flambeau tu vis l'éclat lointain.
Des voluptés tu passas à la crainte ;
L'étonnement vint resserrer soudain
Ton faible cœur palpitant sous ma main ;
Tu murmurais ; je riais de ta plainte :
Je savais trop que le dieu des amants
Sur nos plaisir veillait dans ces moments.
Il vit tes pleurs ; Morphée, à sa prière,
Du vieil Argus que réveillaient nos jeux
Ferma bientôt et l'oreille et les yeux,
Et de son aile enveloppa ta mère.
L'Aurore vint, plus tôt qu'à l'ordinaire,
De nos baisers interrompre le cours ;
Elle chassa les timides Amours :
Mais ton souris, peut-être involontaire,
Leur accorda le rendez-vous du soir.
Ah ! si les dieux me laissaient le pouvoir
De dispenser la nuit et la lumière,
Du jour naissant la jeune avant-courrière
Viendrait bien tard annoncer le soleil ;
Et celui-ci dans sa course légère
Ne ferait voir, au haut de l'hémisphère,
Qu'une heure ou deux son visage vermeil.
L'ombre des nuits durerait davantage,
Et les amours auraient plus de loisir.
De mes instants l'agréable partage
Serait toujours au profit du plaisir.
Dans un accord réglé par la sagesse,
A mes amis j'en donnerais un quart ;
Le doux sommeil aurait semblable part,
Et la moitié serait pour ma maîtresse.

LE REMÈDE DANGEREUX

O toi, qui fus mon écolière
En musique, et même en amour,
Viens dans mon paisible séjour
Exercer ton talent de plaire.

Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi,
Pour avoir été trop bon maître.
Je serais mieux portant peut-être,
Si moins assidu près de toi,
Si moins empressé, moins fidèle,
Et moins tendre dans mes chansons,
J'avais ménagé des leçons
Où mon cœur mettait trop de zèle.
Ah! viens du moins, viens apaiser
Les maux que tu m'as faits, cruelle!
Ranime ma langueur mortelle;
Viens me plaindre, et qu'un seul baiser
Me rende une santé nouvelle.
Fidèle à mon premier penchant,
Amour, je te fais le serment
De la perdre encore avec elle.

FRAGMENT D'ALCÉE

Quel est donc ce devoir, cette fête nouvelle,
Qui pour dix jours entiers t'éloignent de mes yeux?
Qu'importe à nos plaisirs l'Olympe et tous les dieux?
Et qu'est-il de commun entre nous et Cybèle?
De quel droit ose-t-on m'arracher de tes bras?
Se peut-il que du ciel la bonté paternelle
Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas?
Reviens de ton erreur, crédule Eléonore.
Si tous deux égarés dans l'épaisseur du bois,
Au doux bruit des ruisseaux mêlant nos douces voix,
Nous nous disions sans fin: « Je t'aime, je t'adore »,
Quel mal ferait aux dieux notre innocente ardeur?
Sur le gazon fleuri si, près de moi couchée,
Tu remplissais tes yeux d'une molle langueur;
Si ta bouche brûlante à la mienne attachée
Jetait dans tous mes sens une vive chaleur;
Si, mourant sous l'excès d'un bonheur sans mesure,
Nous renaissions encor, pour encore expirer.

Quel mal ferait aux dieux cette volupté pure?
La voix du sentiment ne peut nous égarer,
Et l'on n'est point coupable en suivant la nature.
Ce Jupiter qu'on peint si fier et si cruel,
Plongé dans les douceurs d'un repos éternel,
De ce que nous faisons ne s'embarrasse guère.
Ses regards, étendus sur la nature entière,
Ne se fixent jamais sur un faible mortel.
Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime;
L'amour est un devoir, et l'inconstance un crime.
Laissons la vanité, riche dans ses projets,
Se créer sans efforts une seconde vie;
Laissons-la promener ses regards satisfaits
Sur l'immortalité; rions de sa folie.
Cet abîme sans fond, où la mort nous conduit,
Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.
Tandis que nous vivons, faisons notre Elysée.
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les rois,
Pour tenir leurs sujets sous la verge des lois;
Et cet épouvantail de la foule abusée,
Ce Tartare, ces fouets, cette urne, ces serpents,
Font moins de mal aux morts que de peur aux vivants.

RETOUR A ÉLÉONORE

Ah! si jamais on aima sur la terre,
Si d'un modèle on vit les dieux jaloux,
C'est dans le temps où, crédule et sincère,
J'étais heureux, et l'étais avec vous.
Ce doux lien n'avait point de modèle:
Moins tendrement le frère aime sa sœur,
Le jeune époux son épouse nouvelle,
L'ami sensible un ami de son cœur.
O toi, qui fus ma maîtresse fidèle,
Tu ne l'es plus! Voilà donc ces amours
Que ta promesse éternisait d'avance!
Ils sont passés; déjà ton inconstance
En tristes nuits a changé mes beaux jours.

N'est-ce pas moi de qui l'heureuse adresse
Aux voluptés instruisit ta jeunesse?
Pour le donner, ton cœur est-il à toi?
De tes soupirs le premier fut pour moi,
Et je reçus ta première promesse.
Tu me disais: « Le devoir et l'honneur
Ne veulent point que je sois votre amante.
N'espérez rien; si je donnais mon cœur,
Vous tromperiez ma jeunesse imprudente:
On me l'a dit, votre sexe est trompeur. »
Ainsi parlait ta sagesse craintive,
Et cependant tu ne me fuyais pas;
Et cependant une rougeur plus vive
Embellissait tes modestes appas;
Et cependant tu prononçais sans cesse
Le mot d'amour qui causait ton effroi;
Et dans ma main la tienne avec mollesse
Venait tomber pour demander ma foi.
Je la donnais, je te la donne encore.
J'en fais serment au seul dieu que j'adore,
Au dieu chéri par toi-même adoré;
De tes erreurs j'ai causé la première,
De mes erreurs tu seras la dernière.
Et si jamais ton amant égaré
Pouvait changer, s'il voyait sur la terre
D'autre bonheur que celui de te plaire,
Ah! puisse alors le ciel, pour me punir,
De tes faveurs m'ôter le souvenir!

Bientôt après, dans ta paisible couche
Par le plaisir conduit furtivement,
J'ai malgré toi recueilli de ta bouche
Ce premier cri si doux pour un amant!
Tu combattais, timide Eléonore;
Mais le combat fut bientôt terminé:
Ton cœur ainsi te l'avait ordonné.
Ta main pourtant me refusait encore
Ce que ton cœur m'avait déjà donné.
Tu sais alors combien je fus coupable!
Tu sais comment j'étonnai ta pudeur!

Avec quels soins au terme du bonheur
Je conduisis ton ignorance aimable !
Tu souriais, tu pleurais à la fois ;
Tu m'arrêtais dans mon impatience ;
Tu me nommais, tu gardais le silence :
Dans les baisers mourut ta faible voix.
Rappelle-toi nos heureuses folies.
Tu me disais en tombant dans mes bras :
« Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas. »
Tu le disais ! je t'aime... et tu m'oublies !

MA MORT

De mes pensers confidente chérie,
Toi, dont les chants faciles et flatteurs
Viennent parfois suspendre les douleurs
Dont les Amours ont parsemé ma vie,
Lyre fidèle où mes doigts paresseux
Trouvent sans art des sons mélodieux,
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante,
Et parle-moi de ma maîtresse absente.

Objet chéri, pourvu que dans tes bras
De mes accords j'amuse ton oreille,
Et qu'animé par le jus de la treille,
En les chantant, je baise tes appas ;
Si tes regards, dans un tendre délire
Sur ton ami tombent languissamment ;
A mes accents si tu daignes sourire ;
Si tu fais plus, et si mon humble lyre
Sur tes genoux repose mollement,
Qu'importe à moi le reste de la terre ?
Des beaux esprits qu'importe la rumeur,
Et du public la sentence sévère ?
Je suis amant et ne suis point auteur.
Je ne veux point d'une gloire pénible ;
Trop de clarté fait peur au doux plaisir.
Je ne suis rien, et ma Muse paisible
Brave en riant son siècle et l'avenir.

Je n'irai pas sacrifier ma vie
Au fol espoir de vivre après ma mort.
O ma maîtresse ! un jour l'arrêt du Sort
Viendra fermer ma paupière affaiblie.
Lorsque tes bras entourant ton ami
Soulageront sa tête languissante,
Et que ses yeux soulevés à demi
Seront remplis d'une flamme mourante ;
Lorsque mes doigts tâcheront d'essuyer
Tes yeux fixés sur ma paisible couche,
Et que mon cœur, s'échappant sur ma bouche
De tes baisers recevra le dernier,
Je ne veux point qu'une pompe indiscrète
Vienne trahir ma douce obscurité,
Ni qu'un airain à grand bruit agité
Annonce à tous le convoi qui s'apprête.
Dans mon asile, heureux et méconnu,
Indifférent au reste de la terre,
De mes plaisirs je lui fais un mystère :
Je veux mourir comme j'aurai vécu.

ELÉGIE

Du plus malheureux des amants
Elle avait essuyé les larmes ;
Sur la foi des nouveaux serments
Ma tendresse était sans alarmes ;
J'en ai cru son dernier baiser ;
Mon aveuglement fut extrême.
Qu'il est facile d'abuser
L'amant qui s'abuse lui-même !
Des yeux timides et baissés,
Une voix naïve et qui touche,
Des bras autour du cou passés,
Un baiser donné sur la bouche,
Tout cela n'est point de l'amour.
J'y fus trompé jusqu'à ce jour
Je divinisais les faiblesses ;
Et ma sotte crédulité

N'osait des plus folles promesses
Soupçonner la sincérité ;
Je croyais surtout aux caresses.

Hélas ! en perdant mon erreur
Je perds le charme de la vie.
J'ai partout cherché la candeur,
Partout j'ai vu la perfidie.
Le dégoût a flétri mon cœur.
Je renonce au plaisir trompeur,
Je renonce à mon infidèle,
Et dans ma tristesse mortelle,
Je me repens de mon bonheur.

LES IMPRÉCATIONS

Toi que notre bonheur offense,
Et qui des plus tendres amours
Traverses le paisible cours,
Crains Vénus, et crains sa vengeance.
Crains son fils, dont le trait vainqueur
Ne manque jamais sa victime :
Crains qu'il n'allume dans ton cœur
Ces feux dont tu me fais un crime.
Puisses-tu brûler quelque jour,
Et n'obtenir aucun retour !
Puisse ton amante farouche
Te promettre enfin un baiser,
Et tout à coup le refuser
En posant la main sur sa bouche !
Que ton rival, moins amoureux,
Au même instant soit plus heureux !
Et si jamais à l'inconstante
Tu dérobais un rendez-vous,
Puisse alors le sommeil jaloux
Tromper son amoureuse attente !
Puisse le marteau fortuné,
Dans l'air tout à coup enchaîné,
Ne point réveiller ta maîtresse !
Et toi, passer dans la tristesse

Le temps au plaisir destiné !
Enfin, si ton heureuse étoile
Te conduisait entre ses bras,
Puisse-t-elle sur ses appas
Garder toujours un dernier voile !

LA MAIN

Quand on aime bien, l'on oublie
Ces frivoles ménagements
Que la raison ou la folie
Oppose au bonheur des amants.
On ne dit point : « La résistance
Enflamme et fixe les désirs ;
Reculons l'instant des plaisirs
Qui suit trop souvent l'inconstance. »
Ainsi parle un amour trompeur,
Et la coquette ainsi raisonne.
La tendre amante s'abandonne
A l'objet qui toucha son cœur ;
Et, dans sa passion nouvelle,
Trop heureuse pour raisonner,
Elle est bien loin de soupçonner
Qu'un jour il peut être infidèle.
Justine avait reçu la fleur.
On exige alors de sa bouche
Cet aveu qui flatte et qui touche,
Alors même qu'il est menteur.
Elle répond par sa rougeur ;
Puis, avec un souris céleste,
Aux baisers de l'heureux Valsin
Justine abandonna sa main,
Et la main promet tout le reste.

LE SEIN

Justine reçoit son ami
Dans un cabinet solitaire.
Sans doute il sera téméraire ?

Oui ; mais seulement à demi :
On jouit alors qu'on diffère.
Il voit, il compte mille appas,
Et Justine était sans alarmes ;
Son ignorance ne sait pas
A quoi serviront tant de charmes.
Il soupire et lui tend les bras :
Elle y vole avec confiance ;
Simple encore et sans prévoyance,
Elle est aussi sans embarras.
Modérant l'ardeur qui le presse,
Valsin dévoile avec lenteur
Un sein dont l'aimable jeunesse
Venait d'achever la rondeur ;
Sur des lis il y voit la rose ;
Il en suit le léger contour ;
Sa bouche avide s'y repose ;
Il l'échauffe de son amour ;
Et tout à coup sa main folâtre
Enveloppe un globe charmant
Dont jamais les yeux d'un amant
N'avaient même entrevu l'albâtre.

C'est ainsi qu'à la volupté
Valsin préparait la beauté
Qui par lui se laissait conduire :
Il savait prendre un long détour.
Heureux qui s'instruit en amour
Et plus heureux qui peut instruire !

LE BAISER

Ah ! Justine, qu'avez-vous fait ?
Quel nouveau trouble et quelle ivresse !
Quoi ! cette extase enchanteresse
D'un simple baiser est l'effet !
Le baiser de celui qu'on aime
A son attrait et sa douceur ;
Mais le prélude du bonheur
Peut-il être le bonheur même ?

Oui, sans doute, ce baiser-là
Est le premier, belle Justine ;
Sa puissance est toujours divine,
Et votre cœur s'en souviendra.
Votre ami murmure et s'étonne
Qu'il ait sur lui moins de pouvoir ;
Mais il jouit de ce qu'il donne ;
C'est beaucoup plus que recevoir !

MADRIGAL

Sur cette fougère où nous sommes,
Six fois, durant le même jour,
Je fus le plus heureux des hommes.
Nous étions seuls avec l'Amour.
Sur les lèvres de mon amie
S'échappait mon dernier soupir ;
Un baiser me faisait mourir,
Un autre me rendait la vie.

AUTRE MADRIGAL

Non, jamais un chant plus flatteur
N'embellit deux lèvres de rose ;
La flûte avec moins de douceur
Vient chatouiller l'oreille qui repose ;
Ces accents que l'amour vous apprit à former
Se font entendre au cœur mieux qu'à l'oreille :
Heureux qui peut ouvrir cette bouche vermeille,
Et plus heureux cent fois qui peut vous la fermer !

PIIS

(1755-1831)

LES BAISERS DES COQUETTES

Prête-moi tes épigrammes,
Et même tes quolibets,
O Panard ! contre ces dames,
Daigne aiguiser mes couplets !
De leurs baisers, faux et froids,
Rassasié mille fois,
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

Babet, la fleur des grisettes,
Me disait avec douceur :
« En m'embrassant vous me faites,
Monsieur, beaucoup trop d'honneur. »
Moi, qui borne mon désir
A faire en ce cas plaisir,
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

La provinciale Hortense
M'écrivant, tous les courriers,
Après dix ans de constance,
M'en promettait des milliers ;
Mais moi, qui suis plus content
D'un seul acquitté comptant,
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

Au travers de sa persienne,
Une veuve en pension
M'en lançait à perdre haleine,
D'amoureuse intention ;

Mais, comme le plus souvent
Baisers soufflés sont du vent,
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

Une ci-devant abbesse
Me disait, pieusement :
« Si tu voulais, à confesse,
Aller deux ou trois fois l'an,
Coquin, je te donnerais...
— Quoi donc ? — Le baiser de paix. »
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

Phryné, que cent désirs pressent,
Pour collier veut, promptement,
Deux pigeons qui se caressent,
Bec à bec (en diamant).
N'ayant pas l'or d'un anglais,
J'entends mal un tel français.
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

Femme auteur, qui, sur Pégase,
Va, parcourant l'Hélicon,
Et qui cite, à chaque phrase,
Les *Baisers* de Jean Second,
Fait souvent de son époux
Un Jean Ier, voyez-vous !
J'aime mieux tout oser
Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

Ces deux sœurs, sur leur toilette,
Ont les *Baisers* de Dorat ;
Et dans leur prose, à vignette,
Singent son ton délicat ;
Mais l'esprit, communément,

Y tient lieu de sentiment.
    J'aime mieux tout oser
    Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

Joseph brava les instances
De Madame Putiphar ;
Dans les tendres inconstances,
N'était-il donc pas gaillard ?
Oh ! que si ! car on prétend
Qu'il ne s'enfuit qu'en chantant :
    J'aime mieux tout oser
    Pour ravir le franc baiser
Qu'une Agnès veut me refuser.

RATÉ (1)

(XVIIIe SIÈCLE)

CHANSON

Hier au soir, de la prairie
Ayant ramené son troupeau,
Lucas s'en fut trouver sa mie
Qui l'attendait sous un ormeau ;
Là, pour prix d'une chansonnette,
Il s' mit à chiffonner Annette...
C' n'était, dit-on, qu' pour un baiser !
Quoi ! fallait-il donc tant s' défendre ?
Mais elle eut beau le refuser,
    Il parvint à le prendre !

« Ah ! voyez donc comm' me v'là faite,
Dit la bergère en soupirant,
Je ne viendrai plus sur l'herbette,
Nenni, Lucas ! t'es trop méchant !

(1) Poète et chansonnier du XVIII[e] siècle.

— Attends ! lui dit-il, ma poulette,
Que j'rajuste ta collerette... »
Mais il prit encore un baiser
Dont elle oublia de s'défendre !
Ce qu'à l'Amour on veut r'fuser,
Il sait toujours le prendre !

« Ah ! dit Lucas, je vois, ma belle.
Un gros loup sortir de c' buisson. »
Puis il s'mit à fuir avec elle,
Et la fit tomber su' le gazon.
Là, profitant de son adresse,
Il triompha de sa faiblesse.
Oh ! pour le coup, c' fut un baiser
Dont la pauvrett' devint si tendre...
Souvent, on nous dit d' refuser
Ce qu'ell' ne put défendre !

FRANÇOIS MAYEUR (1)
(1758-1818)

LE PRINTEMPS

RONDE DE CAMPAGNE

Vive le printemps,
Vive la verdure,
Vivent les amants,
Vive la nature !
Bon ! lafarira, dondaine.
Gai !
Lafarira, dondé !

(1) François-Marie Mayeur, dit Mayeur de Saint-Paul, auteur dramatique, chansonnier, acteur ; auteur, entre autres œuvres, du fameux *Espion des Boulevards*.

Le tendre gazon
Vient orner la terre
Et sert d'édredon
A mainte bergère...
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

La douce chaleur
Du soleil qui brille
Echauffe la fleur
Et la jeune fille,
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

Déjà nos bosquets
Sont dépositaires
De tous les secrets
Que l'on cache aux mères,
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

Dans ces jours chéris,
Nature féconde
Rend plus d'une Iris
Comme elle, à la ronde,
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

Lise dit : « Enfin,
Chaque rosier pousse ;
Celui de Colin
Est grandi d'un pouce. »
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

En cette saison
Où tout reprend l'être,

Le cœur du barbon
Croit aussi renaître,
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

Mai sera toujours,
Riante jeunesse,
Le mois des amours,
Et de la tendresse,
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

Salut au printemps !
Puisqu'il vient sans cesse
Porter dans nos sens
Une douce ivresse,
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

Voyez ce moineau
Qu'Amour accompagne,
Et ce tourtereau
Baiser sa compagne,
Bon ! lafarira, dondaine,
Gai !
Lafarira, dondé !

Puisque tout ressent
De nouvelles flammes,
Faisons-en autant,
Baisons-nous, mesdames.
Bon ! lafarira, dondaine.
Gai !
Lafarira, dondé !

F.-P.-A. LÉGER (1)

(1766-1823)

TOUT OU RIEN

En amour, belle Elise,
Point de terme moyen :
Il faut, quoi qu'on en dise,
Accorder tout ou rien.

Par des aveux, sans cesse,
Tu prétends t'esquiver :
Avouer sa tendresse,
Ce n'est pas la prouver.

De ta pudeur farouche,
Si je brigue un larcin,
Où je cherche ta bouche,
Je rencontre ta main.

Quand tu me laisses prendre
Un baiser à l'écart,
Ce baiser, doux et tendre,
Est encor trop peu, car

En amour, belle Elise,
Point de terme moyen :
Il faut, quoi qu'on en dise,
Accorder tout ou rien.

« Cher objet que j'adore,
Je te tiens sur mon cœur...
Quoi ! tu veux fuir encore
A l'instant du bonheur ! »

. . . .

(1) François-Pierre-Auguste Léger, auteur dramatique, poète-chansonnier et acteur, né à Bernay (Eure) en 1766, mort à Paris en 1823.

Fut-on longtemps cruelle,
C'est ce qu'on ne dit pas ;
Mais je sais que la belle
Gaiement chantait, tout bas :

« Pour toi, pour ton Elise,
Plus de terme moyen.
J'avoue, avec franchise,
Que tout vaut mieux que rien. »

TISSOT (1)

(1768-1854)

PREMIER BAISER

Le sommeil sur Ascagne épanchait ses pavots ;
Vénus le voit, l'enlève, et volant à Paphos,
Sans réveiller l'enfant à l'ombre le dépose.
Une forêt de fleurs l'environne, et la rose
Qui, vierge encor, du lis surpassait la blancheur,
De l'air autour de lui parfume la fraîcheur.
Le beau Troyen, couché sous ce nouvel ombrage,
Rappelle à la déesse une bien chère image,
L'image d'Adonis ; ce touchant souvenir
Réveille dans son cœur la flamme du désir.
« Voilà mon Adonis ; oui, c'est lui », disait-elle.
Vingt fois pour l'embrasser se pencha l'immortelle ;
Mais troubler le repos d'Ascagne ou d'Adonis !...
Ouvertes par l'amour, les lèvres de Cypris
S'égarent sur les fleurs qu'elle avait fait éclore ;
Au feu de ses baisers la rose se colore ;

(1) Pierre-François Tissot (1768-1854), littérateur et poète, professeur de poésie latine au Collège de France. P.-F. Tissot a traduit du latin les *Dix-neuf Baisers* de Jean Second : cet ouvrage lui valut quelque temps une sorte de célébrité. Nous nous contentons de citer les quatre plus beaux « baisers » de la traduction Tissot.

Zéphir unit son souffle à leur douce chaleur,
Et caresse à la fois la déesse et la fleur.

De blanche qu'elle était, la rose purpurine
Frémit sous le toucher de la bouche divine,
La cherche avec amour, et, sensible aux désirs,
Rend baisers pour baisers, et plaisirs pour plaisirs.

Cependant sur un char qui semble avoir des ailes,
Dans le vague des cieux, de blanches tourterelles
Font voler la déesse autour de l'univers.
Sa bouche a murmuré quelques mots dans les airs :
Et d'un peuple d'oiseaux les brûlantes tendresses
Déjà par le baiser préludent aux caresses.

Baume de nos chagrins, charme de nos douleurs,
Salut, tendres baisers, baisers enfants des fleurs,
Et de l'heureuse erreur des lèvres d'une amante !
Voici votre poète, il vous aime, il vous chante.
Vous vivrez dans ses vers tant que le double mont
Sur l'antique Phocide élèvera son front,
Tant qu'on verra l'amour inspirer au génie
Les chants harmonieux de la molle Ausonie.

TROISIÈME BAISER

Donne, donne un baiser, fille aimable et naïve !
Tes lèvres sur ma bouche aussitôt ont volé ;
Mais, comme un faible enfant par la frayeur troublé,
Tu retires soudain ta lèvre fugitive.
Ce n'est pas là donner le baiser du plaisir :
C'est laisser un regret et donner un désir.

QUATRIÈME BAISER

C'est le nectar des dieux qu'un baiser d'Eucharis ;
Le souffle parfumé de sa bouche vermeille,
Plus léger que l'odeur de la suave Iris,
Est plus doux que les sucs dont la prudente abeille,



Les Adieux
D'après Moreau le Jeune

Reine de ses larcins, sur les fleurs du rosier,
Compose un rayon d'or, dans son palais d'osier.
Eucharis, si ta bouche, à mes feux indulgente,
Consent à m'enivrer de ses baisers divins,
Je renais immortel dans les bras d'une amante.
Le roi de l'univers m'invite à ses festins ;
En m'offrant cet honneur, il faudra qu'il t'appelle
A siéger dans sa cour au rang d'une immortelle.
Oui, sans toi, je renonce à la coupe des dieux,
Dussent-ils, rejetant le maître impérieux
Qui brille dans l'Olympe et gouverne la terre,
Me placer sur son trône et m'offrir son tonnerre.

CINQUIÈME BAISER

Souvent tes bras d'albâtre et souples comme un lierre,
Passés autour de moi, serrent ton bien-aimé ;
Suspendue à mon cou, je te sens tout entière
Presser mon front, mon sein, mon visage enflammé.
Ta bouche qui s'entr'ouvre et ressemble à la rose
Sur la mienne, avec art, s'applique et se compose
Pour mieux donner baiser d'amour...
Tu m'attaques d'une morsure ;
Je venge aussitôt mon injure ;
Ta douleur se plaint à son tour.
Mais bientôt une langue active,
Avec son dard voluptueux,
Livre cent combats amoureux
A ma langue faible et plaintive :
Plus doux que le bruit du zéphir,
Plus frais encor que la rosée
Le souffle humide du plaisir
Coule dans ma bouche embrasée ;
Exhalé de la tienne, il réjouit mon cœur.
Plus calme et renaissant je respirais à peine ;
De tes lèvres soudain j'ai senti la chaleur
Et mon avide amante aspirer mon haleine
Que desséchait, hélas ! dans mon sein enflammé,
Un feu séditieux par Vénus allumé.

Eucharis, rends la vie à l'amant qui t'adore !
Mes vœux sont exaucés ; du feu qui me dévore
Déjà tu calmes la fureur :
Comme un parfum qui s'évapore,
Ton souffle humide et bienfaiteur
Rafraîchit tous mes sens et me ranime encore.
Source de mes transports, baisers délicieux !
Oui, l'Amour, je le jure, est le plus grand des dieux,
De l'Olympe et du monde il est le roi suprême ;
Mais la jeune beauté qui m'enchante et qui m'aime,
Dont un baiser me donne ou me ravit le jour,
Est au-dessus des dieux et commande à l'Amour.

MOLLEVAUT (1)

(1776-1844)

LE CHARME DU BAISER

L'abeille emplit ses rayons d'or
Du tribut odorant de la plaine fleurie ;
Mais la douceur de son trésor
Ne vaut point la douceur du baiser d'Azélie.

La rose sur un ciel d'azur
S'élève, de pudeur et de grâce embellie ;
Eh bien ! son parfum le plus pur
Ne vaut point le parfum du baiser d'Azélie.

Taisez-vous, indiscrets ruisseaux,
Qui joyeux folâtrez sur la molle prairie ;

(1) Charles-Louis Mollevaut, né à Nancy, en 1776, mort à Paris en 1844. Auteur d'un poème sur les *Fleurs*, de *Poésies diverses*, de *Fables*, *d'Elégies*, de *Pensées en vers*, de *Chants Sacrés*, de traductions de divers poètes latins. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.



Le bruit enchanteur des roseaux
Ne vaut pas le doux bruit du baiser d'Azélie.

Laissons au banquet éternel
La cour de Jupiter s'enivrer d'ambroisie ;
Des dieux le nectar immortel
Ne vaut point le nectar d'un baiser d'Azélie.

BÉRANGER

(1780-1857)

MARGOT

Chantons Margot, nos amours,
Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
« Quoi ! l'embrasser ? » dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Moquons-nous de ce Blaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;
C'est un cœur de tourterelle.
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle.
« Quoi ! se fâcher ? » dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Voilà comme on l'apaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la ;
Comme à table elle babille !
Quel air et quels yeux elle a
Quand le champagne pétille !

« Quoi ! l'air décent ? » dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien, au piano !
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
« Quoi ! par pitié ? » dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Ici point d'Albanèse :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe ;
Mais par elle il est souvent
Traité par-dessous la jambe.
« Quoi ! par-dessous ? » dit un sot...
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Il faut bien qu'il s'y plaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse ;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
« Quoi ! pour broder ? » dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Que fais-tu sur cette chaise ?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

« Point d'éloges incomplets,
S'écriera cette brunette :
A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette !
— Quoi ! douze ou rien ? » dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Nous t'en promettons treize :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

NICETTE

L'innocente Nicette
Un jour vit les doux jeux
De deux beaux pigeons amoureux.
« Qu'est-ce, dit la pauvrette,
Et que font-ils donc là ? »
Puis son cœur soupira...
Ah !

Le lendemain la belle
S'approcha de Colin,
Qui de baisers couvrit son sein.
« Oh ! Colin, lui dit-elle,
Pourquoi baiser cela ? »
Et Colin répéta...
Ah !

Doucement il la pousse,
Et grâce à la saison,
Tous deux tombent sur le gazon.
Malgré le lit de mousse
On dit qu'il la blessa,
Que — même — elle cria...
Ah !

Depuis ce temps Nicette
Craint que l'écho jaloux
Ne répète des... ah ! plus doux.
Mais plus d'une fillette
Comme elle rougira,
Quand l'écho redira :
Ah !

ROUGEMONT (1)

(1781-1840)

LES BAISERS

Air : *du Baiser au Porteur.*

Hier, je pinçais de la guitare,
Mon cousin admirait ma main ;
Pour la baiser il s'en empare,
Moi, je la retire soudain.
En fille sage et bien apprise,
J'ai toujours cet avis présent,
Qu'il faut, de peur d'une surprise,
Savoir se retirer avant.

Mon cousin fit un peu la moue ;
Puis en se levant brusquement,
Il m'appliqua sur chaque joue
Deux baisers un peu lestement.
Je fis semblant d'être sévère,
Et sachant à propos rougir,
Je lui montrai de la colère
Afin de cacher mon plaisir.

On eût dit, à mon air farouche,
Que rien ne pouvait m'apaiser,
Lorsqu'Armand me ferme la bouche
En la couvrant d'un long baiser.
C'est bien à tort que l'on répète
Que notre sexe aime à jaser :
Je resterais cent ans muette
Au prix d'un semblable baiser.

En jouant, mon fichu s'envole,
Et mon cousin, fort peu décent,

(1) Michel-Nicolas Balisson, baron de Rougemont, poète, chansonnier, auteur dramatique, né à la Rochelle en 1781, mort à Paris, en 1840.

Reste tout debout et se colle
Sur deux jumeaux qui n'ont qu'un an.
De mon corps une douce flamme
Embrasa le plus petit coin ;
Je n'aurais pas cru, sur mon âme,
Qu'un baiser pût aller si loin.

. . . .

Pour échapper au téméraire,
Le lendemain, dans le vallon,
Je dormis les yeux contre terre
Et les deux mains dessus mon front.
Je ris en le voyant paraître
Et je crus son espoir déçu...
Il s'approche, il me prend, le traître !...
Par bonheur, je n'en ai rien vu.

LE BAISER

Baiser, cachet de l'espérance,
Tendre messager du désir,
Tu survis à la jouissance
Et tu précèdes le plaisir !
Donné, reçu par le mystère,
Vers le bonheur tu nous conduis ;
Et semblable aux clefs de Saint Pierre,
Tu nous ouvres le paradis.

Nos yeux à peine à la lumière
Ont essayé de s'entr'ouvrir,
Et de ses baisers une mère
A chaque instant vient nous couvrir.
Bientôt on échappe à l'enfance,
L'avenir vient nous abuser ;
Quinze ans sonnent, et l'innocence
Rêve l'amour dans un baiser.

Alors qu'alentour d'Amélie
Se rassemble un peuple d'amants,
Ses doigts, de sa bouche jolie,
Vont effleurer les bords charmants :

Et le baiser qu'elle me jette
A travers l'essaim des jaloux,
Du souvenir est l'interprète
Ou le signal du rendez-vous.

Sur les lèvres qu'Amour entr'ouvre,
Sur le bras qu'Amour arrondit,
Sur le sein que la gaze couvre,
Sur le front qu'un désir rougit,
Partout où le plaisir l'appelle
Ma bouche aime à se reposer,
Et tous les charmes d'une belle
Sont tributaires du baiser !

EMMANUEL DUPATY

(1775-1851)

LES CARESSES

Et pour les cœurs et pour les sens
Une caresse est toujours chère ;
C'est le plus heureux des présents
Que le ciel ait pu nous faire.
Les caresses doivent charmer
Tout être fait pour la tendresse :
Pourrions-nous ne pas les aimer ?
Nous naissons tous d'une caresse.

Au sein d'un plaisir enchanteur,
Même quand la bouche est muette,
Pour doubler le prix du bonheur
Le plaisir veut un interprète :
Ah ! lorsque l'on sait bien aimer,
Plus éloquente en son ivresse,
Bouche qui ne peut s'exprimer
Nous dit tout par une caresse.

Ah ! combien j'aime à caresser
Une taille fine et jolie !
Combien ma bouche aime à presser
Le cou, le sein de ma Délie !
Vers son cœur que j'aime à pencher !
Des sens veut-on doubler l'ivresse ?
C'est dans le cœur qu'il faut chercher
Tout le charme d'une caresse.

Une caresse a mille attraits ;
Mais la rose cache une épine :
Quelquefois des plus doux bienfaits
On pare ceux qu'on assassine.
Oui, d'une caresse à son tour
La douceur est souvent traîtresse :
Car le serpent, comme l'amour,
Naît de la plus douce caresse.

CHARLES-PAUL DE KOCK

(1794-1871)

UN BAISER DE MON FILS

Lorsque j'étais au printemps de ma vie
Et que l'amour remplissait seul mon cœur,
Tendres faveurs d'une femme jolie
Etaient pour moi le suprême bonheur.
Ah ! j'ignorais qu'il fût dans la nature
Un sentiment plus parfait, plus exquis ;
Mais j'ai connu l'ivresse la plus pure
En recevant un baiser de mon fils.

Encor dans l'âge d'aimer et de plaire,
Déjà mon fils m'occupe constamment ;
Ah ! je le sens, le bonheur d'être père
Est bien plus doux que celui d'être amant.

On est parfois trompé par ses maîtresses,
Soi-même on manque à ce qu'on a promis...
Mais nul soupçon ne se mêle aux caresses
En recevant un baiser de son fils.

ANONYMES

(XIX[e] SIÈCLE)

LES BOUTONS DE ROSE

Je vois deux boutons de rose
Près d'éclore sur ton sein ;
Mon Eglé, permets que j'ose
Les caresser de ma main.
Eh quoi ! ta vigueur s'oppose
A mon amoureux dessein !

Mais ta résistance est vaine !
Tu veux me favoriser !
Je veux, ma belle inhumaine,
Les couvrir d'un long baiser...
Rends-toi, je suis hors d'haleine,
L'amour doit m'autoriser !

Je suis heureux, je les touche.
Oh ! moment tant souhaité !
Je vais y coller ma bouche
En dépit de ta fierté...
Ciel ! une épingle farouche
Trouble mon activité !

De mon mal, tu ris, mutine !
Mais je ne m'en fâche pas...
Même accident, j'imagine,
Serait moins rare ici-bas,
Si la rose sans épine
N'offrait que peu d'appas !

JE L'SAIS FAIRE

J'ignorais comme on fait l'amour.
Colin me l'apprit l'autre jour.
A quinze ans, jeune et faite au tour,
Etre encore écolière !

Je l'sais, je l'sais, je l'sais faire,
Et même assez bien.
C'est un rien !
Mais ce rien
Est bien fait pour plaire !

Il me dit qu'Amour et ses jeux
Etaient déjà peints dans mes yeux.
Un baiser qu'il a pris sur eux
Fut le préliminaire...

Je l'sais, je l'sais, je l'sais faire,
Et même assez bien.
C'est un rien !
Mais ce rien
Est bien fait pour plaire !

Au lieu d'un mouchoir sur mon sein,
Tout d'un coup j'y trouvai sa main ;
A l'y laisser faire un larcin
Je ne résistai guère.

Je l'sais, je l'sais, je l'sais faire,
Et même assez bien.
C'est un rien !
Mais ce rien
Est bien fait pour plaire !

Sa bouche à la mienne il colla,
Et... sans rien dire... il me parla...
Je retins ce langage-là,
Si propice au ministère.

Je l'sais, je l'sais, je l'sais faire,
Et même assez bien.

C'est un rien !
Mais ce rien
Est bien fait pour plaire !

Mais à la dernière leçon,
Le plaisir trouble la raison...
Je recommençai sans façon,
Le tout à sa prière...
Je l'sais, je l'sais, je l'sais faire,
Et même assez bien.
C'est un rien !
Mais ce rien
Est bien fait pour plaire !

TOUJOURS DAVANTAGE

Epris de la jeune Doris,
Valcourt la voyait en cachette ;
Un seul baiser devint le prix
D'abord de sa flamme discrète ;
Mais aux petits soins,
Seuls et sans témoins,
Quand l'Amour reçoit un hommage,
Il en exige davantage !

Aussi Valcourt, un beau matin,
Surprend Doris à sa toilette,
De vingt baisers couvre son sein...
Son âme en est peu satisfaite !
Lorsque le plaisir
Couronne un désir,
Au risque de faire naufrage,
On en veut toujours davantage !

Valcourt se glisse sur le soir
Dans le cabinet de sa belle ;
Elle a beau ne pas le vouloir,
Valcourt veut rester avec elle.
On craint trop le bruit,
Plus encor la nuit !...

Et bientôt tout est au pillage...
Mais Valcourt en veut davantage !

Cependant certain mouvement
Frappe l'oreille de la mère ;
Elle court à l'appartement,
Interrompt l'amoureux mystère,
Et très rudement
Repousse l'amant
Qui, peu content d'un tel orage...
N'en demande pas davantage !

(*L'âge heureux des plaisirs.*)

L'ORAGE

Zoé, j'entends l'orage
Gronder dans le lointain...
Quittons ce doux ombrage ;
Nous reviendrons demain.
Mais en vain tu veux feindre,
Tu soupires tout bas ;
Ah ! cesse de te plaindre !
De la foudre en éclats
Les fleurs n'ont rien à craindre.
Zoé, ne tremble pas !

Quand Phébus dans la plaine
Epanche son ardeur,
Ta bouche de la mienne
Implore la fraîcheur.
Ainsi, pâle, énervée,
Quand la rose ici-bas
Cessant d'être abreuvée
Penche vers son trépas...
Qu'il pleuve, elle est sauvée !
Zoé, ne tremble pas !

Dans mon pays, naguère
Par des tyrans foulé,
Te souviens-tu ma chère,
Que de pleurs ont coulé !

De ce honteux servage,
Pour sauver nos climats,
Aux fers de l'esclavage
Pour arracher nos bras,
Il fallut un orage,
Zoé, ne tremble pas !

Je sais bien que la foudre
Qui gronde dans nos champs,
Frappe et réduit en poudre
Les pervers, les méchants ;
Mais toi, gente victime,
Dont les jeunes appas
D'une ardeur légitime
Ont servi les ébats,
Aimer n'est point un crime ;
Zoé, ne tremble pas !

Crains-tu qu'en sa colère
Dieu nous foudroie encor ?
Dans cette onde si claire
Regarde-toi d'abord ;
Tandis, aimable fille,
Qu'alors tu rougiras,
Dans ton œil qui pétille,
A l'instant tu verras
Qu'un arc-en-ciel y brille.
Zoé, ne tremble pas !

Et si même l'orage
Doit nous anéantir,
Enflammés de courage,
Eh bien ! sachons mourir.
Joignons, pressons d'avance
Nos lèvres et nos bras ;
Que notre âme s'élance !
Un semblable trépas
Vaut cent ans d'existence :
Zoé, ne tremble pas !

(*Les Dîners du Vaudeville.*)

UN BAISER

Quand je dormais, tu m'as donné, dis-tu,
Sujet charmant de couplets impromptu ;
Le donner quand je dors, le tour est un peu traître,
Mais pourquoi refuser
De le faire connaître ?
Je le devine au feu qui dévore mon être :
N'est-ce pas un baiser ?

Te souviens-tu que m'appelant vaurien,
Quoique m'aimant tu ne m'accordais rien.
Mais petit à petit égarant ta tendresse,
J'eus, à force d'oser,
Caresse pour caresse.
Qui donc à la pudeur substitua l'ivresse ?
N'est-ce pas un baiser ?

Henri vainqueur, mais vainqueur des Français,
Maudit la guerre et même ses succès ;
Dégoûté des combats, il vole à Gabrielle.
Qui sut l'électriser
D'une flamme plus belle ?
Qui redonne à son âme une trempe nouvelle ?
N'est-ce pas un baiser ?

Virgile, Homère, Ovide, Anacréon,
Chaulieu, Panard, et le joyeux Piron,
Ont par leurs vers ardents échauffé tous les âges ;
Mais pour les composer,
Ces immortels ouvrages,
Qui donc leur inspira de si brûlantes pages ?
N'est-ce pas un baiser ?

Un conquérant, quelque temps endormi,
S'éveille enfin, et les rois ont frémi ;
Il va... Mais tout à coup je vois couler ses larmes :
Qui sut le maîtriser
Par de douces alarmes ?
Qui, de son bras fougueux, a fait tomber les armes ?
N'est-ce pas un baiser ?



LE BAISER A LA DÉROBÉE
D'après Fragonard

Avez-vous vu revenir ces soldats
Qu'avait frappés le glaive des combats?
L'amour les a guéris de leurs vieilles coutumes;
Pour les cicatriser,
Des recettes sont sûres;
Qui donc, en un clin d'œil, a fermé leurs blessures?
N'est-ce pas un baiser?

Enfin... Mais non, je veux finir en vain;
La plume, hélas! s'échappe de ma main;
A de plus doux loisirs mon cœur ose prétendre:
Pour me tyranniser
Quel moyen sus-tu prendre?
Qui réveilla des feux endormis sous la cendre?
N'est-ce pas un baiser?

(*Les Diners du Vaudeville.*)

L'AMANT DANS L'EMBARRAS

HISTOIRE RÉCENTE ET VÉRITABLE

Lucas, amant entreprenant,
En tête à tête avec Glicère,
Sollicitait bien vivement
Un tendre baiser pour salaire.
Ne se laissant pas dominer,
Ainsi lui répondit Glicère:
« Non, je ne puis te le donner,
J'entends, je crois, ma mère.

— Un baiser, reprenait Lucas,
Est un gage donné si vite;
Ta mère ne le saura pas,
Au surplus, je prendrai la fuite. »
A de tels discours on se rend,
Aussi l'imprudente Glicère
Ne disait plus qu'en soupirant:
« J'entends, je crois, ma mère. »

Dans un tête-à-tête amoureux,
Aisément s'anime une femme ;
Lucas, au comble de ses vœux,
Donne plusieurs baisers de flamme.
Mais, comptant trop sur son amour,
Bientôt, hélas ! à sa bergère,
Lucas répétait à son tour :
« J'entends... je crois... ta mère ! »

(*Chansonnier des Jours Gras.*)

LES BAISERS DU JOUR DE L'AN

De trois cent soixante-cinq jours,
Qui de l'an composent le cours,
C'est le premier de tous où l'on ment davantage.
Nul autre ne fait voir tant de duplicité.
Combien dans ce jour si fêté
Voit-on, par un fatal usage,
De faux baisers et donnés et rendus !
Combien de l'amitié tiennent le doux langage,
Qui voudraient voir fuir ceux qu'ils flattent le plus.
De là certainement vient le double visage
Que la fable donne à Janus.

F.-E. LUPIN (1)

LES COUPLETS A FINIR

Un jour sur la fougère
Un amant en courroux
Disait à sa bergère :
« Je meurs à tes genoux.

(1) Chansonnier du Caveau.

— De ta mort, dit Lisette
Je serais le sujet !...
Viens demain sur l'herbette...
(*Fin du premier couplet.*)

— Veux-tu, bergère tendre,
M'accorder un baiser ?
— Quelqu'un peut nous surprendre,
Je dois le refuser. »
A ces mots-là, Sylvandre
Si fort se désolait,
Qu'on lui permit de prendre...
(*Fin du second couplet.*)

Redoutant sa défaite,
La belle résista.
Comme elle était seulette,
Le galant persista...
Mais de telle manière
Que lorsqu'il vint au fait,
Elle se laissa faire...
(*Fin du dernier couplet.*)

ANONYME

(XIXe SIÈCLE)

ET AUTRE CHOSE ITOU

Colin et Colinette
Au fond d'un jardinet,
Assis dessus l'herbette
Se faisaient un bouquet...

Et autre chose itou,
Que je n'ose vous dire,
Et autre chose itou...
Je n'ose dire tout !

Il la prend, il la baise,
L'étend sur le gazon,
Et là tout à son aise
Lui saisit le menton...

Et autre chose itou,
Que je n'ose vous dire,
Et autre chose itou...
Je n'ose dire tout !

La bergère troublée,
Lui dit d'un air malin :
« Ah ! que je suis aimée !
Retire donc ta main...

Et autre chose itou,
Que je n'ose vous dire,
Et autre chose itou...
Je n'ose dire tout ! »

Mais le berger peu sage,
Ecoutant son ardeur,
Lui fit voir qu'à son âge
On a toujours du cœur...

Et autre chose itou,
Que je n'ose vous dire,
Et autre chose itou...
Je n'ose dire tout !

Après mainte fleurette,
Notre couple badin
S'endormit sur l'herbette
En se tenant la main...

Et autre chose itou,
Que je n'ose vous dire,
Et autre chose itou...
Je n'ose dire tout !

HÉGÉSIPPE MOREAU
(1810-1838)

L'AMANT TIMIDE

A seize ans, pauvre et timide
Devant les plus frais appas,
Le cœur battant, l'œil humide,
Je voulais et n'osais pas,
Et je priais, et sans cesse
Je répétais dans mes vœux :
« Jésus ! rien qu'une maîtresse,
Rien qu'une maîtresse... ou deux ! »

Lors, une beauté qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : « Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir, quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux ?
— Oh ! rien qu'un baiser, madame !
Oh ! rien qu'un baiser... ou deux ! »

Puis le beau docteur, qui raille,
Me tâta le pouls, et moi,
En façon de représaille,
Je tâte je ne sais quoi.
« Où vont ces lèvres de flamme ?
Où vont ces doigts curieux ?
— Puisque j'en tiens un, madame,
Laissez-moi prendre les deux ! »

La coquette, sans alarmes,
Rit si bien de mon amour,
Que j'eus à baiser des larmes
Quand je riais à mon tour.
Elle sanglote et se pâme :
« Qu'avons-nous fait là, grands dieux ?
— Oh ! rien qu'un enfant, madame !
Oh ! rien qu'un enfant... ou deux ! »

ALFRED DE MUSSET
(1810-1857)

CE QU'IL ME FAUT

Chantez, chantez encor, rêveurs mélancoliques,
Vos doucereux amours et vos beautés mystiques
Qui baissent les deux yeux ;
Des paroles du cœur vantez-nous la puissance,
Et la virgnité des robes d'innocence,
Et les premiers aveux !

Ce qu'il me faut à moi, c'est un amour qui brûle,
Et comme un dard de feu dans mes veines circule,
Tout rempli d'alcool ;
C'est une courtisane enivrée et folâtre,
Dansant autour d'un punch à la flamme bleuâtre,
Et buvant à plein bol !

Ce qu'il me faut, à moi, c'est la brutale orgie,
La brune courtisane à la lèvre rougie,
Qui se pâme et se tord ;
Qui s'enlace à vos bras dans sa fougueuse ivresse,
Qui laisse ses cheveux se dérouler en tresse,
Vous étreint et vous mord !

C'est une femme ardente autant qu'une Espagnole,
Dont les transports d'amour rendent la tête folle,
Et font craquer le lit ;
C'est une passion forte comme une fièvre,
Une lèvre de feu qui s'attache à ma lèvre,
Pendant toute une nuit !

C'est une cuisse blanche à la mienne enlacée,
Un regard embrasé d'où jaillit la pensée :
Ce sont surtout deux seins,
Fruits d'amour arrondis par une main divine,
Qui tous deux à la fois vibrent sur la poitrine,
Qu'on prend à pleines mains !

Eh bien ! venez encor me vanter vos pucelles,
Avec leurs regards froids, avec leurs tailles frêles,
Frêles comme un roseau,
Qui n'osent de leur doigt vous toucher, — ni rien dire,
Qui n'osent regarder et craignent de sourire,
Ne boivent que de l'eau !

Non ! vous ne valez pas, ô tendre jeune fille
Au teint frais et si pur caché sous la mantille
Et dans le blanc satin,
Non, dames de grand ton, en tout, tant que vous êtes,
Non, vous ne valez pas, femmes dites honnêtes,
Un amour de catin !...

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1872)

BAISER ROSE, BAISER BLEU

A table, l'autre jour, un réseau de guipure,
Comme un filet d'argent sur un marbre jeté,
De votre sein, voilant à demi la beauté,
Montrait, sous sa blancheur, une blancheur plus pure.

Vous trôniez parmi nous, radieuse figure,
Et le baiser du soir, d'un faible azur teinté,
Comme au contour d'un fruit, la fleur du velouté,
Glissait sur votre épaule en mince découpure.

Mais la lampe allumée et se mêlant au jeu,
Posait un baiser rose auprès du baiser bleu ;
Tel brille au clair de lune un feu dans de l'albâtre.

A ce charmant tableau, je me disais, rêveur,
Jaloux du reflet rose et du reflet bleuâtre :
« O trop heureux reflets, s'ils savaient leur bonheur ! »

(E. Fasquelle, éditeur.)

JE SAIS UN NID...

Je sais un nid charmant et tendre,
Où niche l'oiseau bleu du cœur,
L'oiseau dont nul ne peut entendre
Sans tressaillir l'accent vainqueur ;

Nid plein de grâces sans pareilles,
Qui, sous un rayon de gaîté,
Scintillent comme des abeilles
Dans l'or des aurores d'été.

Formé de fleurs fraîches écloses,
Œuvre admirable de l'amour,
Des perles, des feuilles de roses
Dessinent son riant contour.

Ecrins délicieux que dore
La jeunesse en traits éclatants,
D'où s'échappe, ailée et sonore
La vive chanson du printemps ;

D'où sort une divine haleine,
Comme d'un calice vermeil
Qui livre aux souffles de la plaine
Son sein tout baigné de soleil.

Nid séducteur où rit l'ivresse,
Cachant ses secrètes ardeurs,
Comme une coupe enchanteresse
Dont les bords sont voilés de fleurs.

Plus mignon qu'un nid d'oiseau-mouche,
Plus frais qu'un cœur de rose thé,
Ce nid ravissant... c'est ta bouche,
Doux paradis de volupté,

Où les désirs, ramiers fidèles,
Volent toujours inapaisés,
Et vont provoquer à coups d'ailes,
L'essaim palpitant des baisers !

(*Attribué à Théophile Gautier.*)

ARSÈNE HOUSSAYE
(1815-1896)

LA NUIT DE NOCES

TABLEAU ROCOCO

Minuit ! Une lampe d'albâtre
Jette au loin des rayons tremblants,
Les phalènes viennent s'abattre
Sur les franges des rideaux blancs.

Or madame, déjà couchée,
Ferme l'oreille aux beaux discours
De la candeur effarouchée
Qui vient en vain à son secours.

Monsieur s'est enfui de la fête,
Près de madame il va veiller.
La belle songe à sa défaite,
Et fait semblant de sommeiller.

Monsieur, tout enivré, folâtre,
La candeur en vain se débat :
Encore un baiser idolâtre,
Et l'épouse est hors de combat.

Quand la candeur, dans le vertige,
Tombe sous le coup qui l'atteint,
L'amour tout enivré voltige
Autour de la lampe et l'éteint.

ROSA

Quand ma bouche amoureuse
Baisa
La blanche et savoureuse
Rosa,

Ma main svelte et galante
Cherchait
Ce que la nonchalante
Cachait.

En vain elle dérobe
Son beau sein sous sa robe:
Bravant

Les cris de l'ingénue,
Je mis sa gorge nue
Au vent !

LA MÈRE

Il est un tableau du Corrège
Que j'ai vu naguère à Milan ;
Je disais : « Que ne donnerais-je
Pour le revoir une fois l'an ! »

C'est la mère de Dieu qui joue
Avec son doux enfant Jésus.
Qu'il est joli ! Comme sa joue
Fleurit sous les baisers reçus !

Il lève ses petits pieds roses
Jusque sur le sein maternel :
Ce ne sont que lys et que roses.

Qu'il est intime et solennel
Ce tableau qui ravit mon âme...
Chez vous je le trouve, ô ma femme !

L'AUMONE

C'est le soir, l'heure du poète.
Le laboureur quitte son champ,
La Nature devient muette
Aux splendeurs du soleil couchant.

Là-bas, au pied de la colline,
Sur un lit mouflu de gazon,
S'arrête Rose l'orpheline,
Pour voir les feux de l'horizon.

C'est une fille de Bohème
Qui traîne son mauvais destin ;

Sa voix a la grâce suprême.
Quand elle a jeûné le matin.

Un chasseur, battant la vallée,
Vient à passer sur son chemin,
Et Rose tout échevelée
Se lève en lui tendant la main.

Si blanche était la main de Rose !
Sentant ses lèvres s'embraser,
Le jeune chasseur y dépose
L'aumône du cœur : — un baiser.

(*E. Fasquelle, éditeur.*)

THÉODORE DE BANVILLE
(1823-1891)

BALLADE DE LA VRAIE SAGESSE

Mon bon ami, poète aux longs cheveux,
Joueur de flûte à l'humeur vagabonde,
Pour l'an qui vient je t'adresse mes vœux :
Enivre-toi, dans une paix profonde,
Du vin sanglant et de la beauté blonde.
Comme à Noël, pour faire réveillon
Près du foyer en flamme, où le grillon
Chante à mi-voix pour charmer ta paresse,
Toi, vieux Gaulois et fils du bon Villon,
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Chante, rimeur, ta Jeanne et ses grands yeux
Et cette lèvre où le sourire abonde ;
Et que tes vers à nos derniers neveux,
Sous la toison dont l'or sacré l'inonde,
La fassent voir plus belle que Joconde.
Les amours nus, pressés en bataillon,
Ont des rosiers broyé le vermillon

Sur le beau sein de cette enchanteresse.
Ivre déjà de voir son cotillon,
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Une Bacchante, aux bras fins et nerveux,
Sur les coteaux de la chaude Gironde,
Avec ses sœurs, dans l'ardeur de ses jeux,
Pressa les flancs de sa grappe féconde
D'où ce vin clair a coulé comme une onde.
Si le Désir, aux yeux d'émerillon,
T'enfonce au cœur son divin aiguillon,
Profites-en ; l'Ame, disait la Grèce,
A pour nous fuir l'aile d'un papillon :
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

ENVOI

Ma Muse, ami, garde le pavillon.
S'il est de pourpre, elle aime son haillon,
Et me répète à travers son ivresse,
En secouant son léger carillon :
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

(*E. Fasquelle, éditeur.*)

ARMAND SILVESTRE

(1837-1901)

VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

Les étoiles effarouchées
Viennent de s'envoler des cieux :
J'en sais deux qui se sont cachées,
Mignonne, dans vos jolis yeux,

A l'ombre de vos cils soyeux
Et sous vos paupières penchées.
Attendez ! — mes baisers joyeux
Les auront bientôt dénichées !

Vous feignez de dormir encor :
Eveillez-vous, mon doux trésor !
L'aube pleure sous les feuillées,

Le ciel désert est plein d'ennui.
Ouvrez les yeux et rendez-lui
Les deux étoiles envolées !

***

Sur ta bouche, avec le désir,
Je bois ta dernière caresse :
Car je ne veux plus de maîtresse,
Que celle qui ne sait trahir.

Sur ta bouche, avec le désir,
Je veux boire l'oubli des roses :
Car je n'aimerai plus des choses
Que celles qu'on ne peut flétrir.

Sur ta bouche, avec le désir,
J'ai bu ma dernière espérance :
Car je ne veux plus de souffrance,
Que celle dont je dois mourir !

AMOURS NOUVELLES

O toi dont la grâce farouche
A si longtemps fui mon baiser,
Je voudrais laisser sur ta bouche
Toute mon âme s'épuiser.

Car j'ai bu, sur tes chères lèvres,
Plus d'ivresse en quelques instants,
Que n'en avaient rêvé les fièvres
De mon désir meurtri longtemps.

Car jamais, dans d'autres étreintes,
A mes lèvres n'était monté
Comme de brûlantes empreintes,
Le feu par ton souffle apporté.

Car ton souffle qui me pénètre,
Et jusqu'à mon cœur descendu,
L'emplit du regret de ton être
Et brûle mon être éperdu.

Ah ! que n'ai-je, en cette heure pleine
D'amour et de bonheur ardents,
Laissé fuir ma dernière haleine
Avec mon âme entre tes dents !

Tes dents où mon désir se broie
Et pour qui mon amour est tel
Qu'il leur voudrait donner pour proie
Mon cœur dans un baiser mortel !

*
* *

Ton ventre est un bijou d'ivoire
Ferme, clair, aux contours polis ;
On dirait un monceau de lis
Figé dans un frisson de moire.

C'est la coupe où je voudrais boire
Le vin des éternels oublis ;
C'est le livre ouvert où je lis
Tout ce qui reste en ma mémoire.

Seul il ranime en mon cerveau
La vibrante image du Beau.
Je l'aime d'un amour farouche

Et, sur lui, dans un long baiser,
Mon désir voudrait épuiser
Les derniers souffles de ma bouche.

(*E. Fasquelle, éditeur.*)

ERNEST RAYNAUD

IDYLLES

I

Dans la campagne où l'heure éclatante et vermeille
Projette l'ombre des hauts peupliers frileux,
Non loin des champs de blé doucement onduleux
Que la pourpre des coquelicots ensoleille,

Un faune où se suspend un gai décor de treille,
Rit dans sa barbe marmoréenne aux aveux
Que, nue, et dans l'or épars de ses longs cheveux,
La jeune Amaryllis lui confie à l'oreille.

Excepté qu'un peu d'eau fait un frissonnement
Sur la mousse, rien ne remue à ce moment ;
C'est midi, sa langueur torpide avec ses fièvres,

Et la belle qui vient d'avouer son amour,
Saisissant avec ses deux bras le faune, autour
Du cou, tout en riant, se renverse à ses lèvres.

II

Après l'échange des caresses, tous les deux
Se sont endormis là, dans les avoines folles,
Leur lèvre, frêle fleur d'amour, ouverte aux molles
Tiédeurs qu'épanche un ciel adorable autour d'eux.

Tout se tait ; seuls, au loin, dans les pâtis herbeux,
Où les coquelicots, émus de vents frivoles,
Piquent la pourpre éclatante de leurs corolles,
Quelques gémissements longtemps traînés de bœufs.

Mais voici que Chloé rouvre les yeux et, douce,
Parmi le soleil dont l'or igné l'éclabousse,
S'accoude sur Daphnis léger qui rêve encor,



Lecture des Contes fantastiques
D'après Ziegler

Le contemple un moment dans sa gloire d'éphèbe,
Toute nue, au milieu des fruits mûrs de la glèbe,
Et l'éveille d'un long baiser sur ses cils d'or.

LÉONCE DECAUX

LA NUQUE

Petits vallons exprès creusés
Pour que s'y nichent les caresses,
Nuques de nos folles maîtresses,
Aux tons rosés ou bien bronzés.

Tel des oiseaux apprivoisés
S'envolant des lèvres traîtresses,
Nos morsures et nos baisers
Vont se nicher parmi vos tresses.

Cependant, vous me rappelez
Que de tous ces baisers ailés
Naît l'étreinte obscure et commune :

Nous pareils aux coqs fécondants,
Vous chattes pleurant à la lune,
Votre nuque prise entre nos dents.

ALCIDE BONNEVEAU

MESSALINE

Messaline, je t'aime, ô superbe païenne,
Pour ton corps merveilleux, tes puissantes amours,
Et l'impudicité de tes désirs de chienne
Errant, inassouvie, à tous les carrefours !

Oui, je t'aime ! Et je veux, prêtresse des luxures,
Dont l'amour infini jamais ne fut vénal,
Religieusement panser les meurtrissures
Dont te cingla jadis le fouet de Juvénal.

Tu fus sincère, au moins, grande voluptueuse !
Rome ne t'a point vue hésiter ni choisir.
Sans souci de l'amant ta chair impétueuse
Se ruait, frémissante, à l'assaut du plaisir.

A tous tu prodiguais les splendeurs de ta forme,
Tes baisers énervants, ton regard velouté,
Et ton beau corps était comme une amphore énorme
D'où sans cesse coulait à flots la volupté.

Aussi, comme ils devaient tressaillir, tous ces mâles,
O blonde Lycisca, lorsque, vivant trésor,
Ta gorge pantelante aux tons roses et pâles
Brusquement surgissait de la résille d'or.

Je vous vois : eux rompus, la face convulsée,
Le front vide roulant dans la lourde épaisseur
De tes cheveux, et toi, non encore lassée,
Criant, criant toujours ton désir obsesseur.

Voilà pourquoi je t'aime, ô Femme entre les femmes !
Et pourquoi je méprise avec férocité
Les filles d'aujourd'hui, ces machines infâmes,
Sans passion, sans nerfs, sans force et sans beauté !

A. BELVAL-DELAHAYE

SUPRÊME ÉTREINTE

Ah ! laisse, mon amour, ces divines oiselles,
Nos deux âmes, s'unir au silence divin.
L'ivresse de l'extase, en nous versant son vin,
Clôt les bouches de chair de ses deux blanches ailes.

Mon luth reste muet devant tant d'infini,
Je vois dans tes grands yeux l'azur qui se colore,
Le désir embrasé monte comme une aurore,
Emergeant de ton cœur comme d'un lac béni.

La pourpre du plaisir ensanglante les roses,
Ta bouche est la grenade ouverte à mon baiser,
Tu ne peux, cher amour, hélas ! me refuser
Le temple de ta chair pour nos apothéoses.

Les instants de bonheur, au sablier du temps,
Sont à peine minute au siècle de souffrance,
Et nous pesons si peu dans la juste balance
Qu'un souffle nous emporte à l'aube du printemps.

L'Ecriture nous dit qu'au delà du mystère
Il est un paradis qu'il nous faut mériter,
Mais j'en sais un, ma douce, où luit la volupté ;
Vivons, si tu m'en crois, cet Eden sur la Terre.

Aimons-nous follement, l'amour est le plus fort ;
Cherchons vers le bonheur où la vie est en source,
Buvons l'oubli des jours, des nuits et de leur course,
Et restons enlacés, noués, jusqu'à la mort.

RAYMOND GENTY

UN TOUR AU BOIS

Non, je n'aurais pas dû venir... je suis coupable.
Je m'en veux à présent... mais je l'avais promis.
Seulement, vous savez, soyez très raisonnable ;
Nous allons bavarder comme deux vieux amis.

Que le Bois est joli !... les sentiers sont tout roses,
Regardez ! les bouleaux ont des frissons très doux ;
Au fond, il ne faut pas exagérer les choses,
On cause, on rit un peu... mais quel mal faisons-nous ?

Le mo est si méchant... tiens, une violette !
Aussi, voyez, j'ai mis cette épaisse voilette
Pour pouvoir échapper aux yeux indélicats.
Eloignez-vous !... non... non... vraiment, je suis trop bonne ;
Un baiser ?... Calmez-vous !... il ne passe personne,
Allons, dépêchez-vous !... ne me décoiffez pas...

JEAN RICHEPIN

LES CARESSES (1)

La salive de tes baisers sent la dragée
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée,
Et la double saveur se confond tellement
Que j'y mange à la fois du sucre et du piment.
C'est dans le même instant l'eau courante et la braise ;
C'est plus chaud qu'un alcool et plus frais qu'une fraise ;
Et ton souffle s'y mêle et me monte au cerveau
Comme le vent du soir grisé de foin nouveau.

***

La possession dégoûte !
Et pourtant je te veux toute
Jusqu'à la dernière goutte.
Car, jamais désaltéré,
Sur tes lèvres je boirai
Toujours de l'inespéré.

***

Sous tes lèvres de miel quand tu fermes mes yeux,
A travers tes baisers je te vois encor mieux.
Si je ne réponds pas alors à ta caresse,
C'est qu'une pâmoison m'envahit et m'oppresse.

---

(1) *Les Caresses*, poésies de Jean Richepin, de l'Académie Française. 1 vol. Eugène Fasquelle, éditeur, Paris.

Mon sang ne fait qu'un tour, mon cœur mar[illegible] au dedans,
Toute ma peau frissonne et je claque des dents,
Et du haut jusqu'en bas je sens une secousse
Qui m'ébranle les nerfs, à la fois brusque et douce,
Et, se laissant couler à ce néant profond,
Ma chair dans ce courant électrique se fond.

***

Te souviens-tu du baiser,
Du premier que je vins prendre ?
Tu ne sus pas refuser ;
Mais tu n'osas pas le rendre.

Te souviens-tu du baiser,
Du dernier que je vins prendre ?
Tu n'osas pas refuser
Mais tu ne sus pas le rendre.

(*E. Fasquelle, éditeur.*)

AU THÉATRE

Nous n'étions pas au fond d'une baignoire obscure,
Mais en pleine avant-scène. Oh ! j'ai mal conservé
Dans ma mémoire si l'on jouait de l'Hervé
Ou du Donizetti : je n'en avais pas cure.

Nous nous tenions la main. Je sentais la piqûre
Du désir s'enfoncer dans mon cœur énervé
Et le désir croissait, de se voir observé.
Oh ! l'âpre volupté que le danger procure !

Nous aurions pu si bien nous embrasser chez nous
Où j'aurais mis ton corps tout nu sur mes genoux,
Pour te porter au lit comme un enfant qu'on couche.

Mais ici, c'était fou ! Tous ces yeux à l'entour !
Soudain je fis claquer mon baiser sur ta bouche,
Et ce baiser valait toute une nuit d'amour !



Tous les baisers, tous les baisers, premier baiser
Presque en songe, furtif, osant à peine oser,
Baiser qui, stupéfait, s'enfuit de ce qu'il touche,
Baiser plus enhardi qui s'attarde à la bouche,
Papillon, puis abeille y butinant son miel,
Baiser aigle emportant sa proie au fond du ciel,
Baiser cynique en plein soleil qui vous regarde,
Baiser qui dans le cœur entre jusqu'à la garde,
Baiser de nuit trouvant sans lampe d'Aladin
Le Sésame ouvre-toi du plus secret jardin,
Baiser bu d'un seul coup comme un alcool de flamme,
Baiser bu lentement en vieux vin qui réclame
Toute l'attention muette du buveur,
Baiser reçu comme une hostie, avec ferveur,
Baiser riant, baiser pleurant, baiser de rêve
Qui commence en la chair et dans l'âme s'achève.
Tous les baisers, tous les baisers, tous les baisers,
Baisers martyrisants, baisers martyrisés,
Baisers où semblent joints des muffles de chimères,
Baisers de jalousie aux âcretés amères,
Baisers de rage au goût de sang et de poison,
Baisers d'adieu qui râle et qui perd la raison,
Baisers déments où l'on ne sait plus si l'on souffre,
Si l'on jouit, baisers d'azur, baisers de gouffre,
Baisers toujours en rut et jamais apaisés,
Tous les baisers, tous les baisers, tous les baisers,
Tous ceux où l'on sent vivre et mourir tout son être,
Tous ceux qu'on a connus, tous ceux qu'on doit con-
Tous les baisers, tous à la fois, en composer [naître,
Chaque baiser qu'on donne et prend, chaque baiser !

(*E. Fasquelle, éditeur.*)

JEAN CANORA

BAISER D'AUTOMNE

Octobre. — Le soleil s'attriste dans les cieux.
Les coteaux du Valois s'enveloppent de brume.
Dans les plaines, au loin, j'ai vu briller des feux,
La dépouille des champs qui crépite et qui fume...

Dans les jardins, les fleurs sont lasses d'embaumer
Et sur le sable fin ont versé leurs pétales.
Les grands chênes rêveurs pleurent des feuilles pâles
Sur la mousse des bois où tu venais m'aimer.

Et foulant sous mes pieds l'or des hautes fougères,
Seul, au bord du sentier que tu suivis un jour,
J'ai voulu confier, pour toi qui me fus chère,
A la brise d'automne un long baiser d'amour.

Et si tu viens, ce soir, rêver à ta fenêtre
Quand les astres lointains trembleront dans l'azur,
Sentant un souffle tiède effleurer ton front pur,
Ta gorge, et tes cheveux, et tes lèvres, peut-être

Diras-tu, frissonnante et songeuse soudain :
« Ce vent n'est pas celui qui passe sur Valence,
« Ou l'heureuse Séville et ses riants jardins ;
« Sa caresse inquiète apporte la souffrance. »

O ce souffle automnal ! ne le connais-tu pas ?
Plus léger que l'oiseau qui vole à tire d'ailes,
Il a franchi les flots, les neiges éternelles,
Messager de l'ami qui te pleure là-bas,

L'ami qui, ce matin, s'en vint avec l'aurore
Dans la forêt en deuil fêter ton souvenir,
Qui fut aimé de toi, qui souffre et t'aime encore,
Qui doit vivre et combattre, et qui voudrait mourir.



Psyché et l'Amour
D'après Gérard (*Musée du Louvre*)

JEAN RAMEAU

TES BAISERS

Oh ! laisse-les tomber en cataracte folle
Tes baisers, tes divins baisers, tous tes baisers !...
Lorsque l'un d'eux m'effleure, un an de moi s'envole
Comme un oiseau d'un temple aux autels embrasés.

As-tu vu le vent ivre assaillir les vieux chênes ?
As-tu vu leur bois mort s'abattre ?... Tes baisers
M'allègent de douleurs, me libèrent de chaînes
Et font tomber de moi des deuils pulvérisés.

As-tu vu mai rieur souffler sur les prairies
Et leurs flancs verts se rompre en parfums ?... Tes baisers
Font gronder du printemps sous mes tempes flétries
Et les lis de mon cœur renaissent, mal brisés.

Mon Dieu, j'ai tes baisers ! Prenez-moi tout. Qu'importe ?
Prenez mes biens, prenez mes jours : j'ai tes baisers !
Le souffle qui me vient de tes lèvres m'apporte
L'odeur des édens bleus dans ta chair infusés.

Que la haine m'entoure ou le mal me terrasse,
Qu'importe ? J'ai pour moi ces gardiens : tes baisers !
Enveloppe-m'en tout comme d'une cuirasse,
Mon corps émoussera les crocs coalisés.

Tes baisers sont la force et l'extase infinie,
Tes baisers sont la gloire et l'orgueil, tes baisers
Sont des abeilles d'or distillant du génie
Sur les fronts noirs où ton amour les a posés.

Ah ! pose, donne, accorde, éparpille, parsème !...
Emprisonne mon âme en leurs nœuds irisés !
La mort oblique a peur et passe quand on s'aime...
Mais quels pleurs faudra-t-il pour payer ces baisers ?

LE BAISER POSTHUME

Elle est morte, la femme aux yeux couleur de ciel,
Son corps n'embaume plus la vallée où nous sommes,
Et la terre dissout dans son limon cruel
Les roses de sa chair trop pures pour les hommes.

Et celui qui l'aimait est venu, tout meurtri,
Prier devant sa tombe en pleurant de détresse...
Devant sa tombe où trois lis pâles ont fleuri
Pour remontrer sans doute un peu de sa tendresse.

Et tandis qu'il rêvait, le front bas, les yeux clos,
Il sentit — songe fou ? réalité ?... qu'importe ! —
L'un des lis s'incliner, au bruit de ses sanglots,
Et mettre sur sa bouche un baiser de la morte...

Non, non ! ce n'était pas un songe, ô lis frôleurs,
Lis pâles d'émois purs, lis lourds de blanches fièvres !
Car la mort quelquefois achève avec des fleurs
Ce que l'amour n'a pas pu faire avec des lèvres.

Ce n'était pas un songe... Il reprit son chemin,
Pleura sur ses genoux une goutte irisée...
Ce que l'amour n'a pas pu faire avec des yeux,
La mort le fait parfois avec de la rosée.

Ce n'était pas un songe... Il reprit son chemin,
Armé d'espoirs nouveaux et de fois triomphantes,
Car un baiser de morte apporte au cœur humain
Un miel que n'y met pas le baiser des vivantes.

Depuis lors, quand un arbre aux gestes ingénus
Le touche, il dit « merci ! » vers l'invisible Aimée...
Ce qui ne fut pas fait, jadis, par des bras nus,
Les bois le font d'un bout de branche parfumée.

FIN

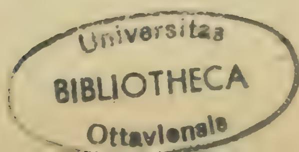
TABLE DES MATIÈRES

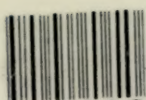
CHOIX DE POÉSIES

TABLE DES GRAVÛRES

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris.

9494—1—12







Imprimerie LANDAIS, Paris